

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ABONNEMENT.

A QUÉBEC :
12 mois, 10s.
6 " 5s.
3 " 2s-6d.
payable d'avance.

L'ORDRE SOCIAL.

ABONNEMENT.

A LA CAMPAGNE :
12 mois, 7s-6d
outre les frais de
Poste.
payable d'avance.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde. — *Ryancy*

BUREAU DE REDACTION, }
No. 5, Rue des Jardins. }

QUÉBEC, JEUDI, 26 DÉCEMBRE, 1850.

BUREAU DE REDACTION }
No 5, Rue des Jardins.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

Littérature—Les deux Maçons.—**Études Historiques**.—Souvenirs et impressions de voyage, par le vicomte Walsh, (suite et fin.)—**Chronique Politique**.—Nouvelles locales ; faits divers, &c., &c.

LITTÉRATURE.

Les deux Maçons.

Tu ne voleras point (*précepte anti-socialiste*).

Dans une mansarde, au-dessus du quatrième, était une chambre pauvrement meublée, et où logeaient, entassés sur des lits de paille, un homme, une femme et quatre enfants. Au moment dont nous parlons, la femme, faible et amaigrie, tenait sur ses genoux le plus jeune de ses enfants, et lui présentait son sein dont le lait avait tari, faute d'une nourriture assez abondante. Le pauvre petit pleurait parce qu'il ne pouvait apaiser sa faim, et la mère, dont le cœur se brisait à cette vue, laissait tomber de grosses larmes sur la tête de son nourrisson ; Daniel, son mari, qui était maçon, prenait tristement sa veste et ses outils pour aller à l'ouvrage, lorsque les autres enfants se groupant autour de lui, lui dirent d'une voix faible :

—Quand aurons-nous du pain, mon mon père ? Ce soir, mes enfants, ce soir, lorsqu'on m'aura payé la journée.

Les enfants se prirent alors à pleurer et à dire :

—Oh ! qu'il y a loin jusqu'à ce soir ! nous avons tant faim !—Au nom du ciel, un peu de courage ! dit Daniel essuyant ses yeux et maîtrisant sa douleur ; vous savez qu'il a fallu ce matin payer notre loyer, on ne m'a pas fait grâce d'un sou. Il ne me reste rien, absolument rien, mes amis !

Soit chagrin, soit qu'elle fût épuisée de fatigue et de besoin, la femme de Daniel tomba évanouie sur son lit. Honorine, l'aînée de ses petites filles, alla prier une voisine de lui donner un peu de vinaigre pour le faire respirer à sa mère et lui en frotter les tempes ; elle lui fit avaler quelques gouttes d'eau fraîche, et la pauvre Geneviève rouvrit les yeux. Son mari, rassuré, la quitta et courut à son ouvrage, car il craignait d'être en retard, et il voulait toujours gagner en conscience la journée qu'on lui payait.

Si le maçon était réduit à une si grande pauvreté, ce n'est pas qu'il eût jamais été pare-seux, ni qu'il eût dépensé de l'argent pour ses plaisirs ; mais, depuis quinze mois, sa femme était malade et ne travaillait plus. Daniel se trouvait seul chargé du loyer, de la nourriture de cinq personnes, et encore

de payer les visites des médecins et les comptes à la pharmacie ; c'était ainsi que, malgré son travail et ses sueurs, Daniel, ne pouvant suffire à tout, sa famille était tombée dans l'indigence, après des jours plus heureux. Quand il fut dans la rue, le maçon trouva, au fond de sa poche, un morceau de pain, reste de son dîner de la veille. Il rentra aussitôt, et appelant Firmin, son petit garçon :

—Tiens, lui dit-il, partagez-vous cela, comme on partage le pain béni à la messe.

Daniel, avec d'autres ouvriers maçons, se rendait à une demi-heure de la ville pour démolir une grande et vieille maison qui déjà tombait en ruines. Daniel se mit à l'œuvre à jeun et ne travailla pas moins que ses compagnons ; seulement, il ne chantait pas avec eux. A l'heure de midi, les maçons allèrent dîner dans un cabaret voisin. Daniel, qui ne pouvait payer son écot, resta au chantier, et s'endormit au frais, dans une espèce de cave ou de souterrain. Une heure de sommeil répara un peu ses forces épuisées par un aussi long jeûne, et, comme il avait commencé sa journée un peu tard, il se mit à l'ouvrage le premier. En frappant à grands coups dans un mur d'intérieur, son marteau rencontra un vase de terre qui se brisa, et quelques pièces d'or roulèrent à ses pieds.

—Qu'est-ce ceci ? s'écria tout haut Daniel ; est-ce Dieu qui vient au secours d'un pauvre ouvrier ?

Puis, il se tut et pensa que ce n'était pas là un miracle en sa faveur, mais tout simplement un trésor enfoui par la famille de M. B..., propriétaire de la maison, et qui devait lui être fidèlement rapporté. L'honnête Daniel acheva à la hâte de dégager le pot de terre, y remit toutes les pièces qui s'en étaient échappées, et reprit aussitôt le chemin de la ville pour aller trouver M. B....

—Quelle fortune ! se disait-il ; avec cela je serais un des riches de la ville, et une seule de ces pièces d'or soulagerait la misère de ma femme et de mes enfants, sans appauvrir le maître de ce trésor ! mais Dieu me voit et il me dit :—Daniel, rends cet or à son légitime maître, et à la place je te donnerai la part d'une bonne conscience, et plus tard, les richesses de mon paradis !

Et cheminant toujours, le maçon arriva à la porte de M. B.... et demanda à lui parler sur-le-champ.

—Monsieur, lui dit-il, dès qu'il fut introduit dans son cabinet, je travaillais seul, lorsque mon marteau a heurté le bord de ce vase ; j'y ai soigneusement remis tout ce qui s'en était échappé, et sans perdre de temps, je vous ai apporté un trésor qui vous appartient.

M. B.... ouvrit de grands yeux à la vue de cette somme inespérée, et calcula d'un regard que ce vase pouvait bien contenir 40,000 fr. Daniel reprit :

—Monsieur, j'espère que vous voudrez me payer ma journée, quoiqu'il ne soit qu'environ trois heures, et me dispenser de retourner au chantier aujourd'hui ; ma femme est malade, et votre bonheur doit vous rendre complaisant.

Monsieur B... dit en souriant :

—J'entends, Daniel, payer votre journée, c'est-à-dire vous donner une bonne étrenne ?

—Je jure, par tout ce que je respecte, Monsieur, que je n'ai voulu parler que de ma journée d'ouvrier, pour aller acheter du pain, car je suis à jeun, Monsieur, et j'ai peine à me tenir.

—Il est juste que vous ayez votre part du trésor, dit alors plus sérieusement M. B..., et je vous la ferais plus belle, si j'étais sûr que vous ne l'avez pas faite vous-même, lorsque le vase s'est brisé ? La chose était assez naturelle !

Daniel, rouge d'une indignation contenue, répondit avec émotion :

—La chose n'est point naturelle, Monsieur, lorsque c'est un honnête homme qui trouve de l'argent ; ne faites pas l'injure à la classe ouvrière de la croire sans religion et sans honneur.

—Il se peut, Daniel, que vous n'avez rien gardé pour vous, et je tiendrais à en avoir la preuve.

—La preuve, Monsieur, s'écria Daniel hors de lui, la preuve c'est que je vais trouver peut-être mon plus petit enfant mort de faim, et que je suis venu chez vous au lieu de courir acheter du pain pour sa mère ! Ils n'ont rien, Monsieur, ils se meurent tous ! ma journée, je vous prie !

Monsieur B... lui dit en présentant une pièce d'or :

—Nous nous reverrons, Daniel ; en attendant voici votre journée.

Mais Daniel, toujours blessé de ce que sa fidélité eût été soupçonnée, refusa et dit d'une voix ferme :

—Je ne veux que mes trente-cinq sous, Monsieur.

Monsieur B... vit bien qu'il était inutile d'insister en ce moment et lui donna ses trente-cinq sous.

—Merci, Monsieur, dit Daniel, je travaillerai bien demain pour réparer le temps que je perds aujourd'hui, et il sortit.

M. B... serra son or ; mais avant de le compter il voulut savoir ce qu'était au fond Daniel, dont l'air honnête et énergique l'avait frappé. Il prit la rue qui conduisait chez le maçon, et entra dans un magasin pour guetter son retour. Peu d'instants après, Daniel passa portant un pain sous son bras, il monta chez lui. M. B... le suivit et resta caché dans un coin de la mansarde, d'où il voyait toute la pauvre famille de Daniel. Les enfants coururent à leur père, leurs pâles figures s'animent de plaisir.

—Déjà, s'écrièrent-ils, et avec un grand pain ! Nous avons cru devoir attendre jusqu'au soir :

—Chers amis, Dieu a voulu qu'une circonstance heureuse me fit retourner à la ville après midi, et j'ai reçu pourtant le prix de ma journée entière. Il l'a voulu, je pense, pour abrégé vos souffrances. Mais votre mère et le petit, comment vont-ils ?

—Le petit s'est enfin endormi, dit Geneviève, toujours couchée sur son mauvais lit de paille ; et moi, continua-t-elle, je me sens moins faible depuis que j'ai mangé ce morceau de pain que tu m'as envoyé.—Moi ? dit le père étonné.

—Mon père, dit Firmin, s'approchant timidement de Daniel, pardonnez-nous si mes sœurs et moi nous avons menti. C'est la première fois que cela nous arrive ; vous savez le pain de ce matin qu'il fallait

partager entre tous ? nous l'avons tous donnée à maman en lui faisant croire que nous en avions chacun autant.

Daniel ne put répondre, il essuya ses yeux dans lesquels roulaient de grosses larmes, et il se hâta de couper du pain à ses enfants ; puis il servit Geneviève, embrassa le petit qui dormait, et enfin prit lui-même sa part de ce pauvre repas.

—Mes amis, dit le maçon, si je l'avais voulu, vous seriez bien riches à l'heure qu'il est. Je pourrait te faire soigner comme une duchesse, ma pauvre Geneviève, Honorine se ferait faire des robes comme une demoiselle, et Firmin irait au collège pour devenir savant !... Mais il aurait fallu perdre l'honneur pour avoir ces richesses.

Je travaillais seul lorsque j'ai trouvé un pot de terre plein de belles pièces d'or. Je l'ai rapporté au véritable maître du trésor ; je pouvais le garder : une partie du moins. Regrettez-vous que je ne l'ai pas fait ?

—Personne ne l'aurait su : dit Fauchette, âgée de cinq ans.

—Et Dieu, qui voit tout, reprit Geneviève, n'aurait-il pas vu votre père ? Daniel, je l'en aime cent fois davantage. Mes enfants, soyez fiers d'un tel père, et rendez-vous dignes de lui.

Honorine et Firmin, voyant leur mère s'enthousiasmer pour l'action de Daniel, comprirent encore mieux le prix de la vertu. M. B... en eut assez. Il sortit de sa cachette et descendit dans la rue sans être aperçu par la famille. Il alla s'enfermer dans son cabinet, compta cinq mille francs, écrivit les mots suivants à Daniel, et lui envoya l'argent et la lettre par une personne de confiance :

“Honnête Daniel, je n'ai pas voulu vous offenser, mais je vous ai cru semblable à tant de gens qui, sans être des voleurs, n'ont pas une grande délicatesse de conscience.

“Pardonnez-moi de n'avoir pas su vous distinguer plus tôt. Maintenant, je sais ce que vous êtes ; je sais que de nobles et belles âmes habitent votre mansarde, que d'excellents cœurs y battent sous les haillons de la misère. Acceptez, je vous prie, les cinq mille francs que je vous envoie, non comme une récompense de votre vertu, mais comme un souvenir de ma haute estime et de mon amitié.”

A l'arrivée inattendue de cet or, Geneviève pleura de reconnaissance et baisa l'enfant, si frêle et si chétif, qui se mourait sur son sein desséché.

Oh ! tu vivras, à présent ! dit-elle avec transport.

Les autres enfants exprimaient leur bonheur par des cris de joie. Daniel, grave et attendri, attira son fils sur ses genoux, et lui montrant la lettre de M. B..., il lui dit :

—Il serait possible, Firmin, que de nouveaux malheurs nous rendissent un jour aussi pauvres que nous l'étions hier. Cette fortune qui nous arrive peut aussi s'en aller, mon enfant ; mais cette lettre, vois-tu, c'est un trésor aussi : c'est un témoignage rendu à la probité de ton père. Je la conserverai dans ce portefeuille, et après ma mort elle fera partie de ton héritage ; elle te rendra plus chère ma mémoire, et t'obligera à être honnête homme à ton tour.

Cependant, le jour même, la nouvelle se répandit qu'on avait trouvé de l'or à la maison de M. B..., et que Daniel en avait eu sa part. Les ouvriers faisaient là-dessus toutes sortes de commentaires.

Dans la nuit suivante, un de ces ouvriers, nommé

Marcelin, ne dormait pas et ne pensait qu'au bonheur de se trouver riche tout à coup.—Est-il sot, ce Daniel, pensait-il, d'aller naïvement porter ce trésor à qui est plus fortuné que lui ! Quel dommage que ce ne soit pas moi qui me soit trouvé là tout seul !... et qui sait s'il n'y resterait pas quelque chose ?

Et préoccupé de cette idée fixe, Marcelin se leva après minuit. Il n'y a pas de voisins autour de la vieille maison, dit-il, je ne risque rien d'aller y faire une fouille afin d'en avoir le cœur net, la lune m'éclairera. Et Marcelin quitta sa chambre à petit bruit, se glissa le long de la rue, et dès qu'il eut gagné la campagne, il courut de toute la vitesse de ses jambes vers la maison abandonnée.

Arrivé là, il prit une pioche et un marteau, et s'en alla de côté et d'autres sondant les murs, ou le terrain des caves. Il était presque tout découragé de ses inutiles recherches, et se disposait à retourner à la ville de peur que le jour le surprit là, lorsqu'en donnant un dernier coup de marteau, il se fit un vide dans l'épaisseur du mur non loin du lieu où Daniel avait trouvé le trésor ; alors, Marcellin reprend courage, frappe à coups redoublés, et fait une assez large brèche pour passer sa tête et son bras. Bientôt sa main trouve un vase de terre, semblable à celui que le marteau de Daniel avait brisé la veille : il était si lourd que le cœur avide de Marcellin battait d'espérance... Oui, c'était de l'or encore !

Quelques ancêtres de M. B...avaient dû amasser toutes ces sommes, et une mort subite ou violente les avait sans doute empêchés de déclarer ce secret à leurs héritiers. Quoi qu'il en fût, il importait assez peu à Marcelin de savoir comment tant d'argent se trouvait caché là. Il lui suffisait de s'en rendre maître. Il se chargea du vase et de ses outils, et reprit le chemin de la ville en toute hâte. A peine était-il rentré chez lui et s'était-il mis dans lit, que son fils Etienne, qui dormait à ses côtés, se reveilla et dit à son père :

—Voici le jour, mon père, c'est assez dormir, n'est-ce pas ?

—C'est juste, dit le maçon, qui n'avait pas encore fermé l'œil, lève-toi, mon garçon et appelle ta sœur afin qu'elle nous prépare à déjeuner et que j'aille à l'ouvrage.

Bientôt toute la famille de Marcellin fut sur pied, Comme le maçon ouvrait une armoire, faisait le ménage depuis la mort de sa mère, aperçut l'antique pot de terre.

—Qu'est-ce là, mon père ? demanda-t-elle.

—C'est un nouveau ciment très-rare, dit-il, et que je conserve là.

Ambroisine n'en voulut pas savoir davantage.

Lorsque Marcellin eut déjeuné, il se réunit à Daniel et quelques autres, et quelques autres, et tous ensemble ils se rendirent au travail. Ils trouvèrent plus de besogne faite qu'il n'y en avait la veille au soir.

—Est-ce que le diable est venu travailler ici cette nuit ? dit l'un d'eux en riant.

Dépendant Marcellin avait en sa possession 25,000 fr. Il eut assez d'esprit pour ne pas changer d'abord ses habitudes, ni augmenter sa dépense. Mais au bout de deux ans, il dut à ses amis qu'ayant eu de la santé et du travail toute sa vie, ses affaires n'allaient pas mal et qu'il était résolu à donner de l'éducation à ses enfants. En conséquence son fils Etienne fut mis au collège, et Mlle Ambroisine en pension.

Marcellin continua de travailler : pourtant peu à

peu il prit des jours de repos. Je suis riche, se disait-il. - Pourquoi se tuer de fatigue ?

Lorsque Ambroisine eut dix-huit ans, Marcellin annonça un jour qu'il avait 10,000 fr. à lui donner, fruit de ses économies. Tous les jeunes ouvriers de la ville accoururent pour demander sa main. Mais Mlle Ambroisine trouva qu'ils parlaient un mauvais français, qu'ils ne connaissaient à fond ni la géographie ni l'histoire, qu'ils n'entendaient rien en poésie : que leurs mains étaient rudes et brûlées par le soleil, leurs manières vulgaires ; enfin ils furent tout congédiés. Un joli garçon, joueur, coureur d'estaminet, et fils d'un négociant ruiné, eut la préférence, Ambroisine porta durant quelques mois de belles robes et de fraîches toilettes, prit des airs prétentieux et hautains avec ses anciennes campagnes. Puis, quand son mari eut joué ou dépensé sa dot, il l'abandonna pour aller aux colonies chercher une nouvelle fortune. Ambroisine se trouva seule et dans la misère, ayant perdu l'habitude de l'économie et du travail, ce qui double la pauvreté, et n'ayant plus d'amis, ce qui double le malheur. Loin de recevoir les consolations de son père, elle lui reprochait durement de l'avoir mal dirigée, et d'être cause de tous ces malheurs. Marcellin espérait que l'avenir d'Etienne le consolerait un peu du triste sort de sa fille.

Etienne fit bien ses classes, et, quand il les eut terminées, il entra à l'école normale. Le bonhomme alors cessa tout-à-fait de travailler. Il lui restait guère, il est vrai, que tout juste de quoi entretenir son fils à Paris ; mais Marcellin disait qu'ayant fait tant de sacrifices pour lui Etienne lui rendrait cela plus tard, et qu'il vieillirait sur un bon fauteuil, dans le beau salon de M. le professeur de philosophie.

Par l'orgueil que lui donnait d'avance ce brillant avenir, Marcellin s'était beaucoup séparé de ses anciens camarades. Un jour pourtant, il daigna causer quelques instants avec Daniel :

—Eh bien, mon cher, lui dit-il, vous faites donc de votre fils un maçon comme vous ?

—Nous nous disions *tu* autrefois, répondit Daniel en souriant.

—Je crois, reprit Marcellin en se redressant, que mon fils ne serait plus content de ces familiarités-là.

—J'en suis fâché pour vous et pour lui, Marcellin, car cela annoncerait un cœur gâté. Quant à Firmin, dont vous me parlez tout-à-l'heure, il sera maçon, en effet, maçon intelligent et habile, j'espère. Il a appris un peu de dessin, ce qui n'est pas inutile à notre état. Du reste, pas plus savant que son père, il ne rougira jamais de lui, et j'ai la confiance qu'il sera honnête homme.

Mon cher Daniel, à mon avis, vous avez mal vu la chose. En sacrifiant ce que M. B...vous donna, vous pouviez donner de l'éducation à votre fils.

—Il en a une excellente, reprit Daniel, car il connaît très bien son métier. Il lit, il écrit, il compte à merveille. Il a des idées justes, des principes religieux, un bon cœur ; que faut-il de plus pour gagner sa vie et se faire aimer ?

—Mais convenez, mon cher, que l'éducation de l'Université peut conduire à tout ?

—Pourquoi risquer de faire de mauvais médecins, de médiocres avocats, des professeurs socialistes, avec des sujets qui eussent été sans doute de fort bons ouvriers ?

Ce raisonnement n'était pas du goût de Marcellin,

il haussa les épaules et quitta Daniel.

Enfin l'époque où Etienne devait enseigner la philosophie était arrivée. Marcellin écrivit à son fils une lettre folle de joie et de vanité. Je suis pressé de me montrer dans la rue à tes côtés. On saluera jusqu'à terre alors le père du professeur Etienne ! Il sera beau de voir les ouvriers ôter leur bonnet au lieu de nous tendre la main. Tu me feras respecter comme un vrai monsieur.

Marcellin ajoutait qu'il n'avait plus d'argent et que c'était un motif de plus pour qu'Etienne se pressât de se faire nommer auprès de lui.

La réponse du fils arriva bientôt, et détruisit toutes les espérances du maçon ; il disait :

« Mon père, lorsqu'on a habité Paris quelques années, il en coûte d'en repartir. Paris c'est l'intelligence, la gloire, le soleil de la France, c'est là que germe l'idée. Certes, je ne suis pas de ces Parisiens qui croient qu'on dehors des fortifications, il n'y a plus que des bêtes marchant à quatre pattes bonnes tout au plus à élever les animaux destinés à notre table et à gratter la terre qui nous nourrit. — Non, il a dans ces paroles de l'exagération, je suis le premier à le reconnaître. Il y a, en province, quelques individus par-ci par-là qui ne sont pas dénués d'une certaine intelligence ; mais, selon l'heureuse expression de M. de Balzac, c'est à Paris qu'arrive nécessairement tout coq qui se sent des ailes, c'est la patrie des âmes d'élite. C'était à cette terre du génie que ma forte nature était destinée. Votre fils sera une des fleurs de cette brillante couronne de la France, et il prendra sa place dans ces immortelles phalanges de poètes, de savants, de musiciens dont l'avenir se transmettra les noms avec respect d'âge en âge.

« Vous comprendrez que pour ces grandes destinées mon traitement du lycée Monge est bien mesquin, et qu'il m'est impossible d'en rien distraire. Ne croyez pas, pourtant, que je m'endors dans une grandeur égoïste. Nous nous occupons, dans l'Université, d'une nouvelle réorganisation sociale de la France. Si je ne puis venir personnellement à votre secours, le nouveau gouvernement socialiste que nous fonderons aura soin de votre vieillesse.

« Pour le moment, votre présence, votre blousse me perdraient dans le monde, et m'empêcheraient de contracter un riche mariage dont je vous ferai bientôt part. »

Cette lettre brisa l'orgueil de Marcellin et déchira son cœur de père. En voyant à nu l'âme ingrate d'Etienne, il comprit combien sa vieillesse à lui serait triste et abandonnée.

Marcellin n'avait jamais fait de placement d'argent, hors la dot d'Ambrosine si malheureusement perdue, 15,000 fr. en capital avaient été follement dépensés soit pour l'éducation d'Etienne, soit pour ses plaisirs à Paris, soit enfin pour quelques douceurs que Marcellin s'était données à lui-même. Maintenant plus âgé, amolli par le repos, il lui fallait reprendre la truëlle, son ancien moyen d'existence. Mais il avait perdu ses pratiques, et peu de gens se souciaient de lui donner du travail. Les ouvriers qu'il avait si sottement dédaignés riaient de ses mécomptes et lui demandaient avec malice des nouvelles du professeur de philosophie Etienne.

Une chose était plus fâcheuse encore, et remplit d'amertume les dernières années de Marcellin. Il comprit que, bien que son vol n'eût jamais été positivement connu, l'opinion publique l'avait accusé ; qu'on avait fait des rapprochements qui semblaient

le prouver à tous. Personne ne disait cela en face au maçon ; mais des mots à double entente et des sourires m'prisants le lui répétaient chaque jours. Enfin, la plus grande souffrance de l'âme, le remords, s'empara de Marcellin dans ses vieux jours. La misère toujours croissante d'Ambrosine, et l'ingratitude d'Etienne qui oubliait son père à Paris, parurent être à ce malheureux la punition qu'il avait méritée. Il vit qu'il avait suivi une bien mauvaise route pour arriver à la fortune et à la considération qu'il avait tant ambitionnées ; aussi il ne recueillait que la honte, la pauvreté et les tourments de sa conscience. Tant de chagrins lui donnèrent une vieillesse prématurée.

Dans la demeure de Daniel, au contraire, tout était paix et honneur. L'honnête maçon avait mis de côté 1,000 francs, sur la somme que lui avait donnée M. B... pour bien soigner la convalescence de Geneviève, et pour fournir son ménage de linge, de provisions et d'ustensiles nécessaires. Les 4,000 qui restaient avaient été placés de suite à la caisse d'épargne, et devaient être un jour la dot de chacun des enfants. Daniel entretenait la vigueur de son corps par le travail et la sobriété. Honorine, dont Geneviève avait fait une jeune fille sage et laborieuse, fut mariée de bonne heure à un riche cébéniste de la ville. Firmin travaillait avec son père, suivait ses exemple et ne fréquentait que les jeunes gens bons sujet comme lui. Les deux plus jeunes enfants apprirent aussi des métiers. Tout savaient lire et écrire ; et le dimanche, l'un d'eux lisait un beau chapitre de la Bible ou de l'Évangile, ou une touchante histoire bien morale (1).

Daniel était si aimé qu'on se disputait son travail, et on l'estimait tant, que, si parmi les ouvriers il y avait un conseil à demander, on courait à lui, et on était bien sur que le bon sens et le cœur droit de Daniel lui feraient donner un avis sage.

A la fin de ses jours, le vieux Marcellin ne vivait plus que des aumônes de la charité, ou de rares secours que lui envoyait son fils. Un jour il se traîna jusqu'à la porte de la rue pour voir défilier un nombreux cortège qui s'annonçait de loin par des chants joyeux. Marcellin vit en tête Firmin habillé de neuf, un bouquet au côté, conduit par son père au radieux visage, et suivi de quarante jeunes ouvriers compagnons, ornés de rubans et de fleurs. Geneviève arrivait ensuite avec ses filles et quelques amies, enlilanchées comme elle. C'était la noce de Firmin, qu'une douce et jolie lingère attendait à l'autel. M. B. et quelques personnes de distinction se rendaient aussi à l'église pour donner à Daniel, dans ce beau jour, une preuve de leur intérêt en assistant à la messe de mariage. A cette vue, Marcellin laissa tomber des larmes d'envie et de regret.

« Oh ! pensait-il, il est heureux ce père ! il a fait de son fils un laborieux et honnête ouvrier qui aura le soutien de sa vieillesse ! Il est donc dans l'aisance, estimé, aimé de tous. Chacun partage sa fête, son bonheur aujourd'hui ! Et moi, moi qui a tenu tant d'or entre mes mains, me voici pauvre abandonné de mes propres enfants, repoussé des

(1) Nous appelons l'attention des pères de familles, des chefs d'industrie sur ce passage. En Angleterre, dans presque toutes les familles, dans beaucoup de fabriques l'on commence la journée du dimanche par quelques instructions pieuses, faites en commun. Un tel usage généralisé chez nous annoncerait le socialisme, puisque les ouvriers y apprendraient qu'un des principaux enseignements de notre religion est : — Tu ne voleras point.

hommes... et de Dieu aussi ! O heureux Daniel ! misérable Marcellin !

Lorsque la noce passait devant la porte de Marcellin, Daniel avait levé les yeux et aperçu la figure vieille et malade du maçon. Il en eut pitié, et après le repas, il emplit une corbeille de viandes et de galettes, et la porta lui-même à son ancien camarade.

— Marcellin, lui dit-il, vous étiez trop faible pour venir dîner chez moi, vous ne serez point fâché que je vous porte ici votre part du repas de noce.

Le vieillard leva ses yeux encore humides des pleurs de la matinée et tendit sa main à Daniel.

— Merci, Daniel, dit-il. Il y a donc encore un homme qui me veut du bien, qui ne rit pas de mes douleurs.

Et Marcellin au lieu de puiser dans la corbeille, recommença à verser de si abondantes larmes, et avec des gestes si convulsifs, que Daniel fut effrayé de la violence de son état.

— Vous êtes à plaindre, en effet, lui dit-il, d'être abandonné par vos enfants, après avoir fait pour eux d'aussi grand sacrifices. Ce n'est plus le moment de discuter si vous aviez tort ou raison ; mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu ; c'est un père qui châtie sans cesser d'aimer.

La figure de Marcellin se contracta de plus en plus.

Ce n'est rien, dit-il, d'être pauvre et de mourir seul, en comparaison d'une autre peine qui me ronge le cœur. Daniel, Daniel ! je suis vieux, je mourrai bientôt, et l'enfer... Oui, l'enfer m'attend... et mes enfants y tomberont après moi !

Calmez-vous, dit Daniel, et si cela peut vous consoler, ouvrez-moi votre cœur.—Non, non, dit le vieillard, reculant ; on ne dit sa honte à personne ; d'ailleurs, il y aurait danger, acheva-t-il tout bas.

Daniel, qui avait toujours soupçonné la cause de la subite fortune de Marcellin, eut compassion de ses remords et voulut l'aider à mourir en paix.

Mon ami, lui dit-il, il y a des fautes que le tribunal des hommes ne pardonne point ; mais Dieu les pardonne toutes à qui se repent : pleurez et priez, ne vous désespérez pas ainsi.

— O Daniel ! vous si honnête, si vous saviez ! je vous serais horreur !—Peut-être que je le sais, dit Daniel, le regardant fixement, et pourtant je viens vous consoler.

— Vous le sauriez !... dites, que pensez-vous savoir ? Il y a dix-huit ans, lorsqu'on jetait à bas la vieille maison de...

Ici, Marcellin cacha sa tête dans ses mains, en s'écriant :—Je suis perdu !

Daniel reprit : " Si j'ai surpris votre secret, malheureux Marcellin, vous ne me croirez pas capable d'en abuser. Geneviève elle-même n'en saura rien. Dieu est juste, vous avez été puni en ce monde. Eh bien ! résignez-vous, il vous sera grâce dans l'autre : l'ingratitude d'Etienne sera votre expiation. Oh ! dit Marcellin avec plus d'abandon, si vous saviez tout ce que je souffre ! Si j'étais riche et si je pouvais rapporter à M. B.... cet or que je lui ai volé, la paix du cœur me reviendrait peut être ; mais mourir sans rendre cette somme ! savoir que ce crime me suivra dans la tombe ! penser que mes enfants en porteront la peine après moi ! ô mon Dieu, quelle torture ! c'est déjà l'enfer commencé."

Daniel, touché du désespoir de cet homme, oublia les noces de son fils pour ne s'occuper que de

lui :

— Voulez-vous, lui dit-il, que j'aie trouver M. B.... ? je lui dirai vos remords, votre répugnance à réparer votre faute ; je vous apporterai son pardon. Il vous donnera cette somme que vous ne pouvez lui rendre, et vous ferez vos jours en paix. J'y ai quelquefois pensé répondit Marcellin ; mais la crainte des tribunaux ! J'ai bien mérité cette flétrissure ; mais la laisser à mes enfants, ce serait affreux !

— Je vous réponds de la générosité de M. B...., répondit Daniel, et le plus profond secret sera gardé. Eh ! bien ! allez, dit Marcellin, il faut m'ôter ce ver qui me ronge le cœur.

Daniel courut chez M. B.... Dès qu'il put lui parler il lui raconta les fautes et les malheurs de Marcellin et son désespoir.—M. B.... dit au maçon :

— Mon cher Daniel, je vous remercie d'avoir compté sur moi pour rendre la paix à ce malheureux. Dites-lui que je lui donne de tout mon cœur cet argent qui lui a valu tant de chagrins amers ! Qu'il ne soit plus tourmenté de ce côté-là ; et comme preuve de mon pardon portez-lui cette bourse.

Daniel revint aussitôt vers Marcellin, avec la bourse et les douces paroles de M. B.... Alors le vieillard se mit à genoux, et dit :

— Merci, mon Dieu, je pourrai donc mourir tranquille ! Pardonnez à mon fils d'avoir oublié son vieux père, et appelez-moi bientôt à vous.

Il se leva ensuite et embrassa Daniel avec une vive reconnaissance. Il était nuit depuis longtemps. On s'inquiétait chez Daniel d'une si longue absence, le jour des noces de son fils ; enfin on le vit revenir, et la danse recommença.

Peu de mois après, Marcellin mourut, assisté d'un prêtre, mais ne recevant pas les soins de ses enfants dénaturés. A ses funérailles, on ne vit que le bon Daniel. Il pria avec ferveur pour le repos de l'âme du vieux maçon.

ETUDES HISTORIQUES.

SOUVENIRS

et

IMPRESSIONS DE VOYAGE,

par

le Vicomte Walsh.

(Suite et Fin.)

LA CITÉ DE RHOU OU DE ROLLON, ET SES TROIS ENCEINTES.

De Gisors, je me rendais à Rouen, la ville des vieilles tours, des belles églises, des maisons de bois, des fontaines et des rues moyen âge. Avant d'y arriver je descendis la voiture à Ecouais, car il y a là une belle église à visiter. Je ne connais pas de cathédrale de grande ville qui ait des boiseries plus merveilleusement sculptées que celles de cette église. Enguerrand de Marigny, ministre sous Philippe-Auguste, et qui fut condamné et pendu comme concussionnaire, y avait un tombeau ; car une tardive réhabilitation avait été prononcée sur son cercueil... Alors ses descendants crurent qu'ils

pouvaient consacrer un sépulcre à sa mémoire purifiée, mais la terrible justice des hommes de 1795 brisa le marbre de cette sépulture et jeta au vent les cendres d'Enguerrand ; ce n'était pas une sentence de réhabilitation qui pouvait les arrêter !

A côté de l'autel, dont les marbres sont précieux, il y a encore une tombe, c'est celle d'un archevêque de Rouen, frère d'Enguerrand de Marigny. Tous les deux dormaient dans le même sanctuaire, sous les regards du même Dieu, et voilà qu'ils ont été séparés, et ce n'est pas assez que les vicissitudes de la vie éloignent et dispersent les frères, dans les temps de révolution la mort aura aussi ses séparations, la tombe, ses absences et ses exils ; on vous chassera d'un sépulcre comme d'une maison où l'on veut loger !

En arrivant à Rouen par la route que je venais de suivre, le voyageur a devant les yeux une des plus magnifiques vues de France : des hauteurs de Bon-Secours et de Sainte-Catherine, vous apercevez au-dessous de vous, assise dans la plaine abritée de coteaux, l'antique cité de Rollon, de Saint-Romain et de Guillaume le Conquérant ; la Seine, si folle, si capricieuse dans son cours, se dessine tantôt azurée, tantôt jaunâtre, tantôt argentée au milieu de verdoyantes campagnes ; puis elle entre dans la ville et coupe en deux parts inégales la grande masse de pierres grisâtres que présente la grande ville manufacturière que Napoléon appelait *la Manchester de la Normandie*.

Pour mieux jouir du spectacle que j'avais devant moi, je mis pied à terre, et j'allai m'asseoir sur la croupe du mont Sainte-Catherine. J'avais derrière moi les débris d'un ancien fort ; Henri IV avait campé là, pendant le siège de Rouen, et c'est de là qu'il est descendu pour prendre possession de la ville.

Le soleil était couché depuis plus d'une heure ; je voyais dans la vallée comme un grand voile blanc tendu au-dessus de la vieille cité normande. Cette gaze de vapeur semblait seulement déchirée de distance en distance, et à travers ces déchirures perçaient les magnifiques tours de Notre-Dame et de Saint-Ouen... ; de toutes les habitations des hommes, rien ne se montrait, ce qui avait été consacré à Dieu apparaissait seul... Et ne croyez pas que ces merveilleux monuments bâtis par nos pères fussent muets ; oh ! non, toutes leurs voix harmonieuses, toutes leurs joyeuses sonneries se faisaient entendre et montaient solennellement vers le ciel.

Il y a des esprits mal faits qui s'impatientent du bruit des cloches, et qui voudraient que les vieilles tours de nos églises fussent condamnées au silence ; nous sommes loin d'être de leur avis, et nous répétons bien souvent avec Châteaubriand : Oh ! quel cœur si mal fait, n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémissent de joie sur son berceau, qui annoncent son avènement à la vie, qui marquent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père ; les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale, religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir !

Rouen est laid, mais Rouen est aimé des artistes et des hommes de goût. Dans sa laideur, la vieille cité a mille attraits ; des hauts lieux qui l'habitent comme un paravent bariolé d'arbres et de villages,

elle est magnifique à regarder. A cette distance, ses imperfections ont disparu ; on ne voit que son étendue, ses hautes tours, ses longs toits d'églises recouverts d'ardoises bleuâtres ou de feuilles de plomb, et l'azur de la Seine qui passe comme une zone argentée entre la masse grise de ses dix-sept mille maisons.

En se rajeunissant, Rouen a beaucoup perdu de sa *beauté pittoresque* ; il a bien gagné des maisons neuves et blanches régulièrement alignées sur les bords du fleuve ; mais de ses cent vingt clochers, aiguilles, dômes, minarets, flèches et donjons, il ne lui reste aujourd'hui que les trois tours de Notre-Dame, celle plus belle encore de Saint-Ouen, et puis celles de Saint-André, de Saint-Vincent et de Saint-Pierre du Châtel, et les tours tronquées de Saint-Maclou, de Saint-Eloi et de Saint-Laurent, le clocher sévère de Saint-Vivien et le petit dôme à campanule de la fameuse cloche d'argent.

Vous avez vu dans les prairies, avant qu'elles fussent fauchées, de hautes et belles fleurs s'élever au-dessus de l'herbe, eh bien ! il en était de même du vieux Rouen ; sa surface, aujourd'hui trop plate, était toute hérissée, toute illustrée de clochers et de flèches ; la faux du temps a nivelé tout cela. Seulement six à sept merveilles sont encore restées debout pour faire regretter celles qui sont tombées.

Ce qui était encore un bel ornement, une noble ceinture à la cité de Rollon, c'étaient ses murailles d'enceinte crénelées et bosselées de tours. De la cime des collines environnantes, ainsi resserrée et fortifiée, elle semblait un vaste nid de pierre posé sur le bord des eaux.

Alors la Seine ne coulait pas où elle coule aujourd'hui. Elle aussi comme si elle était de la main des hommes, a eu ses changements. Dans les jours primitifs de Rouen, ce fleuve a porté les *barques des hommes du Nord et des galères romaines* là où se voit aujourd'hui la place de la Calende.

Si la capricieuse Seine a voulu fuir la ville, voyez comme la ville a voulu la suivre ; voyez comme aujourd'hui qu'elle est libre, qu'elle n'est plus *corsée* de murailles, elle étend ses longs bras pour toucher aux eaux.

Maintenant, des hauteurs de Sainte-Catherine, de Canteleu et du Bois-Guillaume, c'est en vain que l'on cherche à trouver à la ville une forme arrêtée. Non, elle semble aujourd'hui éparpiller ses maisons au hasard ; elle va, elle va toujours comme une pensée sans frein.

C'est chose merveilleuse, que ces agrandissements de cités, et je me prends parfois à penser qu'il faudra que Dieu nous agrandisse le monde, tant nous nous remuons, et tant nous voulons être à l'aise.

Rouen a ses trois enceintes différentes, et chaque siècle tombant sur la ville, a fait comme la pierre qui tombe dans l'eau ; les cercles ont toujours été en élargissant.

Le première enceinte fut tracée par les Romains ; mais avant ces murailles élevées par des soldats de César, il y avait une ville gauloise ; à celle-là, point de murs réguliers bâtis à petite pierre carrées mêlées de briques... Oh ! non, nos rudes ancêtres, les Gaulois ne prenaient pas tant de soins pour se garder des attaques ; leurs villes n'étaient guère que des camps ceints de pieux et de piquets ressemblant à nos chevaux de frise. Aux pointes aigües de ces palissades, ils fichaient les têtes qu'ils avaient abattues dans la bataille, et ils pensaient que ces horribles trophées devaient imposer à leurs

ennemis assez de crainte et de respect.

Avec les Romains, Rouen s'est appelé *Rothomagus* ; mais avant, quel était son nom ? J'aurais voulu pouvoir faire dériver le nom de Rouen du nom de *Rhou*, fameux prince de Danemarck. Ce *Rhou* ou *Rollon* est un des plus rudes batailleurs des temps modernes. Comme Alexandre avait rêvé la conquête de l'Inde, *Rhou* avait rêvé la conquête de la Neustrie ; il l'effectua enfin, et voilà pourquoi dans le nom de *Rou-en*, j'aurais voulu pouvoir rencontrer un souvenir de *Rhou*... Car en ce prince, il y avait autre chose que l'homme du Nord dévastateur ; sa main gantée de fer édifiait des cités ; il était à la fois conquérant et législateur, et son nom seul était devenu le mot légal pour arrêter l'injustice ; car, ainsi que chacun le sait, la clameur de *Haro* n'était qu'une réminiscence de nom de *Rhou Rollon* ou *Harald*.

A Rollon, la ville des Romains ne convenait plus. Le vieux *Rothomagus* était trop petit pour le prince conquérant, il y souffrait et en repoussa les murailles. C'est de son temps que date la seconde enceinte (vers l'an 910).

Les successeurs de Rollon et de Guillaume étendirent encore les limites de la ville. Vers l'an 1024, Louis VIII concéda à la ville, pour y bâtir des maisons, l'emplacement des anciens fossés. C'est à cette époque qu'il faut fixer sa troisième et dernière enceinte.

NOTRE-DAME DE ROUEN.

Quelques historiens prétendent que saint Nicaise fut le premier qui prêcha le christ aux habitants idolâtres de la Neustrie ; d'autres disent que c'est seulement à saint Mellon, que Rouen a dû le bienfait de la foi et de la liberté du Christ.

Son nom se trouve le premier sur la longue liste des pasteurs évêques, et puis à quelque distance vient saint Victrice, dont le zèle et la charité firent merveilles sur merveilles. Sous lui les premières églises s'élevèrent ; il ne se contentait pas de crier au peuple : "Bâissez des temples au vraie Dieu" lui-même mettait la main à l'œuvre, roulait la pierre, la taillait et la portait aux saintes murailles. Avant lui, saint Mellon avait consacré une chapelle à la Vierge Marie, à l'endroit où se voit aujourd'hui la magnifique église de *Notre-Dame*.

Oh ! comme l'oratoire bâti par l'Apôtre de la Neustrie a grandi ! comme l'humble chapelle est devenue magnifique ! C'est vraiment là une maison de Dieu ! Je ne sais si dans ces milliers de pierres qui composent aujourd'hui la vaste cathédrale, et que le ciseau a si admirablement sculptées, il en reste une seule de l'oratoire bâti par saint Mellon ; mais pour m'émuouvoir, pour élever mon âme je n'ai besoin que de savoir que c'est là que la première croix a été plantée, que c'est là que les premières larmes ont été essuyées au nom du Christ, que c'est là que les premières semences de la liberté chrétienne ont été répandues par les mains du prêtre.

Dans tout Rouen, il n'y a pas un coin de terre aussi historique que celui-ci : apôtres, conquérants, rois, ducs, chevaliers impérialistes, reines, princesses, cardinaux, archevêques, évêques, suffragants, puissants abbés mitrés, saintes abbeses voilées, moines du Signal, religieuses de Sion, filles du Calvaire, pèlerins venant de Jérusalem, croisés partant pour la Terre-Sainte, nobles, peuple, heureux de ce monde, hommes dans le mal-

heur, ont foulé ce sol, l'ont broyé de leurs pieds, l'ont usé de leurs genoux ; car là, tous se sont prosternés pour implorer le Dieu que nous y prions aujourd'hui. C'est là qu'a été bâti le premier autel des premiers chrétiens de la Neustrie, là que les mères de nos mères ont prié, là qu'il y a comme une chaîne sacrée entre nos pères et nous, là qu'il y a toute une magnificence de souvenirs !

Ce fut là, dans un champ appartenant alors à *Précorlius*, que saint Mellon, voyant, pendant qu'il enseignait la loi du Christ aux habitants de *Rothomagus*, un jeune homme tomber du faite d'un toit sur la place, courut à lui et le trouva mort, le crâne fracassé. A cet aspect le saint recula de quelques pas, en détournant la tête ; mais le père du jeune mort était là, et arrêtant le prêtre chrétien, il lui dit avec l'accent de la douleur : "Tu as annoncé que ton Dieu ressuscitait les morts, ressuscite mon fils, et je croirai en ton Christ."

L'humilité de saint Mellon l'empêchait de penser que Dieu lui donnerait tant de puissance ; il hésitait donc, mais l'on n'hésite pas longtemps devant le désespoir d'un père, et, comme raconte la vieille légende, si l'humilité lui disait : *reste, la charité lui criait : va*. Enfin, vaincu par les larmes de *Précorlius*, et entrant dans une profonde méditation de son propre néant à lui, mais de la toute-puissance de Jésus-Christ qui a vaincu la mort, il fit le signe de la croix sur le corps étendu sans vie à ses pieds, et lui commanda au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de revenir au monde d'où son âme était déjà partie. Et la vie fut soudainement rendue au jeune homme, et il se mit à marcher devant tout le peuple ; et Mellon l'ayant pris par le bras, le mit entre les mains de ses parents, en présence d'une infinité de personnes qui furent baptisées le même jour... Et pour marquer ce miracle, et surtout pour redire la toute puissante bonté de Dieu, *Précorlius* donna son champ à l'apôtre chrétien, qui y éleva une chapelle.

Cette chapelle, on voit ce qu'elle est devenue. Quel imposant aspect ! quel large déploiement de façade ! d'ordinaire les édifices gothiques ont plutôt l'air d'avoir percé la terre que de s'y appuyer. Mais la cathédrale de Rouen y est puissamment assise. On dirait que pour elle ce n'a point été assez que de pousser des flèches et des tours jusque dans les nues, mais qu'elle a voulu être à son aise ici-bas : aussi voyez l'espace qu'elle occupe depuis l'angle de la tour de Beurre jusqu'à l'angle de la tour Saint-Romain... Regardez et dites si vous connaissez des monuments de cet âge-là qui étaient des façades pareilles. J'avoue, moi, que je n'en connais pas. Et certes, ses architectes ont bien fait de lui donner tant de déploiement, puisqu'ils comptent l'enrichir de tant de ciselures, de tant de reliefs et de tout ce peuple de saints et de saintes, d'anges et d'archanges, placés haut dans leurs niches.

Cette belle et riche église de *Notre-Dame* de Rouen n'a pas plus d'ornements, de dais, de frontons, d'ogives, de statues, et à sa grande façade, et à son magnifique portail de la Calende, et à son portail des Libraires, et à ses merveilleuses tours, qu'elle n'a de vieux et nobles souvenirs adhérents à ses murailles consacrées par la religion et l'histoire.

* Cette tour a été ainsi nommée parcequ'elle a été bâtie avec les fonds provenus de dispenses accordées pendant plusieurs carêmes, et qui permettaient l'usage du beurre.

C'est sur cet emplacement que l'archevêque Francon a baptisé Rollon ; c'est là que l'homme du Nord a été son casque de fer pour recevoir l'eau sainte ; c'est là que le premier duc chrétien dort sous les mêmes voûtes que son fils Guillaume Longue-Épée.

Cette façade si majestueuse que j'essayais de peindre tout à l'heure, est due à l'homme qui a le plus fait pour Rouen, au cardinal Georges d'Amboise, ministre intègre, fidèle et dévoué, saint et pieux archevêque. C'est lui qui a fait arriver à Rouen les rivières de Robec et d'Aubette, sources de richesses pour la ville manufacturière.

Dans le sanctuaire de Notre-Dame de Rouen, aujourd'hui, sans doute, bien spacieux, bien beau, bien commode pour MM. les chantes, qui s'y promènent avec leurs chapes bien raidelement déployées, il y avait toute une foule de grands vases de la mort, de majestés du tombeau. Près de l'autel, du côté de l'épître, s'élevait un sarcophage de marbre noir, surmonté d'une statue de marbre blanc représentant le roi Charles V, mort en 1380 ; il tenait un cœur entre ses mains, pour indiquer que le sien reposait là. Ce prince avait porté le titre de duc de Normandie pendant la vie de son père ; il s'était toujours senti un grand attrait pour cette province. C'est pourquoi il la choisit pour y déposer son cœur. Voyez comme il l'avait bien placée !

Sur un autre tombeau, le terrible Richard, surnommé Cœur de Lion, roi d'Angleterre et le duc de Normandie, gisait vaincu par la mort ; son cœur était là, sous le marbre de cette sépulture, qui était si renommé, qu'on l'avait entourée d'une grille ou clôture d'argent massif en l'année 1250. Cette riche balustrade fut enlevée et fondue... Oh ! ne criez pas au sacrilège ; cette fois, c'était comme un pieux vol fait à l'illustre mort, c'était pour contribuer à la rançon de saint Louis.

Et puis, encore tout près, Henri le jeune, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et le frère de Richard Cœur de Lion, et Guillaume, fils de Geoffroy, surnommé Plantagenet, et l'impératrice Mathilde, sa femme, et Jean, duc de Bedford, prétendu régent de France pendant la funeste invasion des Anglais en 1420.

Ce fut en 1736 que le chapitre de Notre-Dame fit tout ce bouleversement de sépultures... Oh ! si nous avions eu voix au chapitre, certes, nous l'aurions élevée contre ce vandalisme de la civilisation.

Quelques petites plaques en loanges, posées à plat sur le pavé du sanctuaire, portant les noms de ceux dont on a détruit les royales tombes... belle compensation !... Si encore ces pierres se voyaient, mais non, elles sont cachées. Le cœur de Richard Cœur de Lion est sous la marche qui porte le fauteuil du chanoine officiant... Quand je vois de ces dérangements de tombeaux, une sainte colère me saisit. Ce n'est point à ceux qui bénissent les morts à leur manquer d'égards.

Hâtons-nous de dire qu'ils y a trois beaux sépultures que les arrangements modernes ont respectés,

Ce n'est pas moi qui entreprendrai de décrire le merveilleux tombeau des cardinaux d'Amboise ; jamais le gracieux génie de la renaissance n'a rien inventé de plus riche, de plus varié que les ornements de cette double sépulture ; jamais le ciseau n'a travaillé avec autant de délicatesse.

Nous en dirons autant des deux mausolées des

deux Brésé. C'est la chapelle de la Vierge, bâtie par le cardinal, neveu de Georges d'Amboise, qui est illustrée de ces merveilles.

Souvent la grande nef de la cathédrale de Rouen a vu ces triples arcades se tendre de draperies noires, et toujours c'était pour solenniser des funérailles de rois, de ducs, de cardinaux, de princes et d'archevêques. Une fois, et c'était moi qui dirigeais alors les apprêts de la pompe funèbre..., on a fait venir des trésors mortuaires de la royale abbaye de Saint-Denis les tentures de velours noir qui avaient servi à l'enterrement de Louis XVIII ; et pour qui toutes ces magnificences, toutes ces splendeurs de la mort ? vous allez le savoir.

L'ENFANT DE CŒUR.—LE GÉNIE AONORÉ.

Celui pour qui la vieille basilique des ducs de Normandie s'est tout à coup parée de si grand deuil, comme si un puissant du monde était passé de vie à trépas, était né dans une des plus humbles des maisons de Rouen. Ses parents étaient peu riches ; et pour élever leur fils, comme il avait une jolie voix et qu'il apprenait facilement les airs qu'il entendait chanter à sa mère, on demanda pour lui et l'on obtint à la cathédrale une place d'enfant de chœur.

Cette vie d'enfant de chœur ne manque pas de poésie ; elle se passe devant Dieu avec de l'harmonie et l'encens, et elle est toute remplie de fêtes. Questionnez un de ces jeunes choristes, et il vous dira avec quelle joie lui et ses compagnons du sanctuaire voient arriver la nuit de Noël avec ses mille cierges, la procession de la Fête-Dieu avec ses fleurs, et Pâques avec l'*O Filii* et l'*Alleluia*.

Celui pour qui toute la ville de Rouen s'est levée, pour qui elle sonne toutes ses cloches, avait vécu de cette vie, et, avec le tour qu'il avait dans l'esprit, il y avait trouvé du charme. Mais quand il eu quinze ans, quand il fut sorti de la maîtrise, il lui vint de singulières rêveries ; par moments, il lui prenait des désirs de s'élaner au loin, de voir du pays et de chercher de la gloire.

Et qui le poussait ainsi loin de son père et de sa mère, loin de son berceau et de tous ses jeunes amis ? qui lui disait qu'il y avait de la musique plus belle que celle de l'orgue de la cathédrale ? qui le tentait ainsi les jours et les nuits ? qui le rendait triste et pensif au foyer de la famille ? Oh ! je le sais bien ; c'était le génie qui lui était venu d'en haut et qui s'allumait dans son âme. Quand ce rayon du ciel a vraiment dardé sur vous, c'en est fait de toute quiétude, de tout repos. L'hôte que vous avez reçu sans le savoir est devenu maître chez vous ; il vous domine, il vous commande et vous entraîne.

C'est ce qui arriva à l'homme auquel sa ville natale a décerné des funérailles triomphales et élevé une statue.

Cet homme, que je ne veux pas vous nommer encore, avait quinze ans quand il partit de chez son père, et dix-huit francs dans sa poche, dix-huit francs gagnés à accorder des clavecins. Il était neuf heures du soir quand il sortit de la maison paternelle ; alors il avait le cœur bien gros, car il lui semblait qu'il avait fort de quitter ainsi son père et sa mère... Il y avait alors au dedans de lui tant de trouble, qu'il oublia son chapeau... Le voilà sur la grand'route, et il se met à marcher bien vite : de temps en temps cependant il retourne la tête, ou bien il lève ses regards pour voir les belles étoiles

qui étincellent au ciel, Il poursuit son chemin, et, malgré ce qu'il a de triste au cœur, il veut être gai ; il chante et rêve je ne sais quoi.

Mais à quinze ans, si l'esprit va vite, le corps est bientôt fatigué. L'enfant, à son premier pas, croit toucher à l'avenir ; à son premier geste, il croit toucher le ciel...

La nuit devint plus froide, les étoiles passèrent, le chemin s'allonge, la tête s'appesantit, les rêves brillants s'effacent, la rosée tombe sur ses cheveux flottants et en déroule les longs anneaux. Il est temps de dormir, et l'adolescent est tout seul ; il regarde, et n'aperçoit pas une maison.—Alors il se met à penser à sa mère, qui venait souvent le regarder dans son lit et lui apporter des tisanes chaudes quand il était souffrant... A la fin il découvrit un abri : c'était, non loin du Pont-de-l'Arche, une petite cahutte cachée dans la terre, sur la clairière du bois, roulante demeure d'un berger. La maison était placée au milieu d'un troupeau, les chiens veillaient, le berger dormait, les brebis dormaient. L'enfant s'approche, il appelle..., les chiens répondent ; le vieux berger s'éveille, sort de sa cabane, les moutons ouvrent leurs rangs ; en voilà un de plus qui entre dans la bergerie, et bientôt sur la paille du vieux pasteur normand, il s'endormit tout fatigué, tout frêle et tout petit qu'il était !

Quand le matin arrive, le troupeau se réveille au tintement des sonnettes, les chiens se mettent en marche et font leur ronde, le berger roule sa maison autre part, et le jeune voyageur dans tout ce mouvement n'a pas cessé de dormir ; il était midi quand il s'éveilla.

Bientôt il eut faim ; sa mère n'était plus là pour lui apprêter son déjeuner ; le berger lui donna du pain et du lait, puis ils se dirent adieu. Ils s'em brassèrent, et les moutons le regardèrent partir pour Paris avec la pitié d'un enfant qui voit partir un agneau pour la boucherie. Les deux chiens, qui l'aimaient déjà, l'escortèrent jusqu'à la frontière de leur domaine, et le gardeur du troupeau lui dit encore une fois adieu.

De nouveau en marche, il se livre à ces rêves vagues et incertains qui sont mêlés de peine et d'attrait. Enfin Paris s'offre à ses regards ! Paris la grande ville, Paris avec ses clochers, ses dômes, ses palais, ses colonnes et ses mille monuments ; Paris avec sa laideur et sa beauté ; Paris avec ses vices et ses vertus, son oisiveté et ses arts, son opulence et sa profonde misère. Avant d'entrer dans ce vaste labyrinthe de pierres, le petit déserteur de la maison paternelle s'arrête ; il sent son cœur battre si fort, qu'il croit qu'il va briser sa poitrine pour s'élan cer au-devant de la renommée. Quel est le jeune homme, devenu quelque chose, qui ne se rappelle avec un grand serrement de cœur, étrange sensation qui est à la fois de la peine et de la joie, le moment où il est entré pour la première fois dans Paris. Sans une voix amie pour vous donner la bienvenue, sans un regard d'ami ou de parent pour vous reconnaître ! seul ! tout seul dans cette foule, dans cette agitation, dans ce bruit... ; tout seul ! sans rien trouver de ce que l'on a rêvé dans la grande ville... ; tout seul ! sans que personne vous aime, quand votre âme est si pleine de bienveillance pour tous... Et cependant c'est un beau moment que celui où vous entrez dans la capitale du royaume, entre la voiture d'un grand seigneur et la hotte d'un chiffonnier... ; on se dit : il ne faut pas que j'approche trop de la hotte pleine de haillons-souillés, je me salirais ; il ne faut

pas venir trop près de la voiture, je serais écrasé.

Vous devinez que le jeune adolescent, dont je vous dirai bientôt le nom, n'a pas échappé plus qu'un autre à cet enivrement de Paris.

Je vous ai dit qu'en partant de chez son père, il avait quinze ans et dix-huit francs ; en arrivant dans la ville des arts, il comptait beaucoup sur ses dix-huit francs et sur ces quinze ans, deux pauvres ressources pour un jeune homme à Paris. Cependant il était plein de confiance dans l'avenir. Sur le grand chemin, à minuit, n'avait-il pas trouvé une maison dans une prairie ? et le maître de cette maison ne lui avait-il pas accordé le repos de la nuit et le déjeuner du matin ? Pourquoi donc se méfier de la providence ?

Plein d'espoir, et se disant : Je serai ici de grandes choses, il alla se loger dans une méchante auberge de la rue St. Denis.

Pendant deux jours, dura cet heureux état (j'ai tort de dire heureux état, car il y avait du remords au fond de l'âme du jeune garçon) ; au bout de deux jours, cet enivrement passa ; la vieille femme qui tenait l'auberge demanda de l'argent à son nouvel hôte, et, quand elle ne lui vit plus que quelques sous, elle le congédia, en lui conseillant d'aller loger ailleurs.

Où ira-t-il ? Il ne le savait pas ; mais le voilà dans la rue. En cheminant et rêvant, il passa devant une église ; la porte était ouverte, il y entra ; on y chantoit..., hélas ! c'étaient des funérailles, celles d'une jeune fille, on le voyait au drap mortuaire blanc, à la couronne de roses blanches placée sur le cercueil et au nombre de jeunes personnes vêtues de blanc et voilées, qui priaient agenouillées auprès du cénotaphe tout éclatant de la lucur des cierges. Dans ces cruels coups de la mort qui viennent frapper une jeune fille, il y a bien des larmes pour la famille, et pour le poète bien des inspirations ! Pour les parents, c'est une fleur de moins dans la maison ; pour le poète, c'est un ange de plus dans le ciel ! Notre jeune adolescent laissait donc aller sa pensée, et perçant la voûte de l'église, elle s'élançait, elle montait vers les régions heureuses, où l'âme de la jeune fille était emportée par les séraphins, qui l'appelaient leur sœur.

Dans cet essor poétique et chrétien, l'esprit de l'adolescent était soutenu, parce qu'il entendait auprès du cercueil, les voix mâles des chœurs, les voix plus douces des jeunes choristes, la poésie si grave et si belle du *De profundis*. Ces chants, qui ont d'abord l'air de sortir des profondeurs du sépulcre, qui deviennent ensuite plus distincts et plus forts, comme pour se faire entendre du Dieu qui régné dans les hauteurs du ciel, puis qui s'affaiblissent peu à peu et qui finissent par être si doux, si suaves, si vaporeux, que l'on dirait que les tombes se sont refermées, et que l'on ne peut plus entendre les voix de ceux qui y sont couchés, et qui tout à l'heure criaient au Seigneur : "*Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?*" Toute cette sublimité de la religion avait saisi l'âme de l'enfant de chœur de Rouen, et il se dit : " Si un jour je deviens compositeur, si ce que je sens au dedans de moi grandit, je vous promets, mon Dieu, de vous consacrer de mes chants."

Et puis, quand les hommes noirs vinrent enlever la bière ; quand le cercueil sortit de l'église, le nouvel arrivé à Paris au lieu de suivre la trépassée au cimetière, alla s'asseoir sur les bords de la Seine ; elle et lui se connaissaient, il l'avait vue couler à Rouen et avait joué dans ses ondes... ; il regardait ses petites

vagues ventâtres qui se succédaient et qui balançaient de légères embarcations attachées à la grève. Je ne sais quelles pensées traversaient alors son esprit, mais je suis sûr que ce n'étaient pas des pensées de suicide ; il sortait d'une église, et ce n'est pas là que l'on apprend à désespérer... ; il n'avait plus d'argent dans sa bourse, mais dans son cœur il avait de la confiance en celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux.

Pendant qu'il rêve ainsi, pendant qu'il cherche à deviner qui le sauvera de la misère..., il entend une voix qui l'appelle... qui l'appelle par son nom... par son nom *Adrien Boieldieu!*... car c'était lui ; et celui dont il venait d'entendre la voix, c'était Délyer, le vieux serviteur de son père, qui accourait à cheval au secours de son petit Boiel... Oh ! que vous nous avez fait de peine, s'écria le fidèle domestique... Mais Adrien ne veut pas entendre tous les reproches que l'on pourrait lui faire, il se jette au coup de Délyer, l'embrasse et l'embrasse encore.

— Ma mère, mon père, comment vont-ils ?

— Bien pour la santé, mais ils sont bien inquiets.

— Je vais leur écrire.

Oh ! oui bien vite, pour les rassurer... ; eux, ne vous oubliez pas. Voici de l'argent que vous envoie mon maître.

— Pauvre père, qu'il est bon !

— Ce n'est pas tout, voici une lettre.

— De qui ?

— De M. Mollien (*) ; lisez."

Le petit Boiel, comme on le nommait dans sa famille, prit la lettre, la lut : c'était une chaleureuse recommandation que faisait M. Mollien à sa femme, la priant de bien recevoir le bel enfant qu'il lui adressait, et la chargeant de lui faire connaître tous les musiciens qu'elle reçoit chez elle, et qui pourront être utiles à son jeune protégé.

Chérubini, Cazel, Méhul reconnurent bientôt qu'il y avait de l'étoffe dans le petit Boiel.

Bientôt aussi de beaux esprits, des poètes, qui allaient chez Madame Mollien, donnèrent à Adrien Boieldieu des paroles de romances pour leur faire de la musique, et le compositeur de province réussit si bien, que la vogue lui arriva vite.

Il venait d'atteindre sa seizième année, il partit pour Rouen, et revint son père et sa mère, qui étaient devenus fiers de lui. Là, il fit la musique de son premier opéra, la *Fille Coupable*.

A cette époque, le célèbre chanteur Garat, qui avait vu le jeune Boieldieu dans les beaux salons de M. Erard, ce noble rendez-vous de la musique française, et qui avait deviné sans peine le grand artiste à ses premières romances, vint donner concert à Rouen ; il y chanta des romances de Boieldieu, qui naturellement, servit d'accompagnateur à Garat.

Dans un de ces concerts fort suivis, une partie du public d'alors s'avisa de demander à grands cris la *Carmagnole*, ce chant de la Grève, de la lanterne et de la guillotine, ignoble refrain souillé de boue et de sang... Garat, effrayé, allait obéir et chanter ; mais le jeune Boieldieu refusa net de profaner l'art à ce point ; il se leva en frappant sur l'instrument avec colère et dédain ; puis il sortit à la faveur de l'étonnement général.

Cet acte de dignité d'artiste et de courage d'homme de bien, suscita des haines contre lui ; le lende-

main, on l'appelait *aristocrate*. Il sortit donc encore une fois de Rouen en prenant la fuite ; comme il n'avait pas de passe-port, il se cache sous une charrette pour rentrer à Paris.

Là, il se remit à travailler, et le succès vint encore couronner ses travaux... : mais faire de la musique, composer des opéras, dans un pays qui saignait, qui pleurait de toutes parts, c'était un contre-sens. Il sortit de France, alla en Russie ; arrivé à Memel, il fit rencontre du célèbre Hummel, qui lui prédia la plus brillante réception à la cour de l'empereur... Le même jour, et au même lieu, Boieldieu reçut une dépêche du cabinet de l'empereur Alexandre. S. M. I. venait d'apprendre l'arrivée de l'artiste français, et pour sa bienvenue, il lui envoya le brevet de son maître de chapelle.

A peine arrivé à Saint-Petersbourg, Boieldieu reçoit une invitation pour le théâtre de l'Ermitage ; Ce soir-là, en jouant le *Calife*, Boieldieu se place à l'orchestre, comme le portait l'invitation ; il écoute sans oser se retourner vers l'empereur qui était derrière l'artiste et applaudissait la musique de toutes ses forces ; mais Boieldieu, que le respect tenait immobile, ne se retournait pas, et l'empereur ne put pas voir son visage. Ce soir-là, ce fut l'artiste qui eut peur de l'empereur.

Mais quelques jours après, ce fut l'empereur qui eut peur de l'artiste. Alexandre, entre autres travaux, avait chargé Boieldieu de composer des marches militaires pour sa garde. L'empereur voulut donner lui-même au musicien les thèmes de ces morceaux guerriers ; mais comment faire ? Alexandre n'osait pas chanter devant Boieldieu ; d'abord il essaie de se faire comprendre en faisant courir son doigt sur le clavier de son piano ; mais l'intonation ne se trouvait pas toujours. L'autocrate prend alors sa flûte, mais la timidité l'empêche d'en tirer une seule note... Enfin, après mainte hésitation, l'empereur se décide à chanter tout bonnement ses airs russes, qui avaient bien leur beauté sauvage.

Ce début fut suivi de nombreux succès ; et la faveur dont il jouissait à St. Petersbourg ne lui fit point oublier qu'il y avait en Russie d'augustes exilés français ; et il alla près d'eux, comme un autre Blondel, leur faire entendre des chants du pays.

Quand la guerre devint imminente entre la France et la Russie, Boieldieu revint dans sa Patrie ; et, de retour à Paris, il donna encore un nouvel essor à son beau talent : où serait-on aussi bien inspiré qu'au pays natal ? Mais souvent, quand le cygne revient au beau lac où il est né, fatigué, épuisé d'avoir traversé l'immensité des airs, il entonne son dernier chant et meurt.

Ce fut la destinée de Boieldieu : rentré en France, il fut bientôt admis à l'institut ; à ce moment de gloire, le mal dont il est mort lui prit. Une affection de poitrine vint éteindre cette voix si douce avec laquelle il se chantait à lui-même tous ses airs avant de les écrire. Pour lui faire recouvrer les sons qui s'en allaient, on l'envoya sous le soleil du midi ; il revint plus malade à sa maison de campagne, dans le petit village de Jarcy, en Brie. Là, il aimait à parler de Dieu avec son curé, et essayait quelquefois de lui chanter des morceaux de musique sacrée qu'il avait composés en Russie " Si je ne meurs pas trop tôt, répétait-il au bon vieux prêtre, je veux faire exécuter dans votre église une messe de *Requiem* et un *De profundis*, que j'ai, il y a bien longtemps, composés auprès d'un cercueil d'une jeune fille."

(*) Le comte Mollien, devenu ministre sous l'empire et pair de France sous la Restauration, protecteur éclairé des arts.

Peu de temps après ce projet, l'homme de bien et de talent est mort dans son petit village. A cette nouvelle, voilà que la grande cité normande où il est né se lève toute entière pour honorer sa mémoire et recevoir son cœur que lui apportent sa veuve et son fils.

Le ciel était serain comme pour un jour de joie, et les nuages gris et sombres de la veille, qui auraient été si bien avec les tentures noires, avaient tous disparu. Tandis que le soleil rayonnait sur l'azur, le mouvement bruissait dans la ville.

La foule était grande sur la place Saint-Ouen, en face de l'hôtel de ville, dont le péristyle est recouvert de tentures funèbres, comme si un prince de la terre était mort.

La vieille cathédrale a caché ses merveilleuses sculptures sous des draperies parsemées de larmes. La multitude, les riches et les pauvres heurtent à ses grandes portes, et sont impatients d'y entrer.

Jeune Boiel, quand tu as cheminé seul sur la route poussiéreuse, quand tu t'es trouvé à quelque distance de la ville où tu laissais ton père, ta mère et tes amis, tu auras plus d'une fois, j'en suis sûr, regardé en arrière.... Dis-moi, as-tu vu alors, avec les yeux d'une seconde vue, as-tu vu sur une des hautes collines qui entourent Rouen, un point lumineux, un point de gloire où s'inscrivait ton nom ? Si tu as eu cette vision, c'était la journée du 15 novembre 1834, qui se révélait alors à toi. Si nobles funérailles ne sont pas achetées trop cher par une vie de travail.

Dans cette nuit passée sur la paille du berger, tu ne te seras pas endormi tout de suite, tu auras regardé le ciel, et ton étoile te sera apparue radieuse. Si alors elle t'a promis honneur et célébrité, certes elle ne t'a pas trompé ; car parmi les enfants de la lyre, il en est peu qui aient été honorés à l'égal de toi !

Toute une ville qui se lève, qui se revêt de deuil pour suivre et escorter le cœur d'un de ses enfants n'est pas un spectacle commun.

Je voudrais pouvoir bien redire ce spectacle ; mais pour en donner une juste idée, la plume est inhabile. Comment, en effet, décrire cette vieille église pleine de foule, d'accords mélodieux et de jets de lumières ? comment peindre ce long cortège noir à travers les rues toutes remplies de multitude et de silence ; et les mères montrant à leurs enfants ce cœur d'argent et cette lyre d'or voilées de crêpe et couronnées de cyprès, portés sur le cénotaphe mobile ; et les bannières avec leurs titres de gloire musicale, et leurs panaches de deuil annonçant de loin la venue du mort, comme des hérauts de douleur. Les noms inscrits sur les noirs gonfanons disaient le plaisir, et c'était vers le cimetière que tous ces rians souvenirs s'acheminaient ! Il y avait là contraste à réfléchir longtemps.

Quand je me mets à évoquer les impressions de cette journée de pompes, tout-à-fait selon le cœur de notre époque, je me souviens que le moment où j'ai été ému, est le moment où, autour du catafalque gothique, de jeunes compatriotes de l'ancien enfant de cœur de cette même cathédrale sont venus chanter des paroles de prières et de supplication, un *Pie Jesu*, sur l'air si grave et si religieux des *Chevaliers de la fidélité*.

Alors je me dis : Voilà tout un peuple qui prie pour le repos de l'âme d'un trépassé ; ces musiciens, ces peintres, c'était leur frère, ils prient pour lui. Ces habitants de Rouen, ils sont ses compatriotes,

ils prient pour lui ; tout cela est dans l'ordre.

Mais moi, qui ne lui tiens ni par les arts, ni par la cité, moi étranger, pourquoi priais-je pour lui ?

J'ai prié pour lui parce qu'il a été homme de bien, parce qu'il a aimé ceux que j'ai aimés et que j'aime encore ; parce qu'il a honoré son talent par sa bonne conduite, son désintéressement et sa loyauté. Un grand talent sans vertu, c'est un bel arbre sous lequel il ne faut pas aller s'asseoir, son ombrage fait mal ; celui de Boieldieu a été pur, aussi me suis-je joint aux hommes qui ont voulu honorer sa mémoire ; je vous le dis, jeunes amis, pour que vous voyez que le génie rayonne de gloire quand il s'unit à l'amour du bien.

Les fils de la harpe, les amis des arts, devaient un hommage à Boieldieu, ils le lui ont noblement rendu.

Je n'oublierai point les avoir vus venir apporter ce qui restait de lui, à sa dernière demeure... J'étais assis sur le seuil de la chapelle mortuaire ; le cimetière étalait ses tombes blanches et neuves autour de moi, comme pour tenter et faire contraste avec les maisons enfumées de la ville de cette masse grisâtre qui s'étendait au-dessus des collines, toutes rayonnantes de soleil. Je voyait sortir et monter vers moi, d'abord quelques hommes, puis des groupes, puis tout un peuple. Cette foule, se dispersant, se rangeait autour du cimetière, et tous ces vivants regardaient fixement l'asile des morts, où quelques personnes, chargées du cérémonial de la fête funèbre, commençaient à arriver. D'un côté du mur, c'était grand repos, grand silence ; de l'autre, c'était un sourd bruissement.

Cependant voici venir, en montrant la tête du cortège, gendarmes, soldats, tambours résonnant lugubres sous leurs voiles de deuil, et les trombones de suivre poussant, par dessus tous les autres instruments, comme de grands gémissements qui déchirent l'air... Les plumets rouges des soldats, le fer des baïonnettes tranchent sur le noir ; le brancard portant le cœur du mort s'élève au-dessus des têtes, et les larmes d'argent brillent au soleil ; les bannières funèbres courbent leurs noirs panaches sous le vent ; enfin ce long serpent de monde est parvenu à la porte du cimetière... ; elle s'ouvre devant lui, et voilà les vivants et les morts dans le même enclos. La chapelle des trépassés est pressée de toutes parts par la foule silencieuse ; le maître des cérémonies fait faire place, et le cœur du petit Boiel, le cœur du grand compositeur rouennais est placé respectueusement sur un cippe à l'entrée de la chapelle. A ce moment, des salves de mousqueterie se font entendre, pour annoncer qu'un membre de la légion-d'honneur prend possession de sa tombe ; puis viennent les discours... Pendant que les orateurs célébraient le talent et honoraient le caractère du mort, moi je regardais la belle figure du fils d'Adrien Boieldieu : il était debout là, près du cippe, tout proche du cœur de son père renfermé dans une boîte d'argent. Ah ! il aura beau prêter l'oreille, il n'entendra plus aucun battement ; la mort a glacé ce cœur, qu'ont si souvent agité les inspirations du génie et de nobles sentiments.

Sur les joues du jeune homme, je voyais couler des larmes silencieuses... Et je me persuadais que ces pleurs devaient perdre de leur amertume au milieu de tant d'hommages rendus au mort. Oui, ce qui console le mieux, c'est de voir regretter par le monde ceux que le trépas nous enlève !

Après tous ces bruyants honneurs, le silence re-

vint au cimetière, et la foule s'écoula sans bruit ; seulement parmi le peuple, on entendait un murmure sourd, ils parlaient et disaient : " Boildieu est né de parents peu riches, et si on lui fait un si bel enterrement, c'est que, grâce à son éducation, il a été homme de bien, de cœur et de talent... Elevons donc bien nos enfants."

C'était là la grande moralité du jour :

L'ORDRE SOCIAL.

"C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde"

QUÉBEC, JEUDI, 26 DECEMBRE, 1850.

Par suite de la négligence de nos abonnés à payer les arrérages qu'ils doivent à notre journal, nous avons jugé nécessaire de suspendre pour le présent, la publication de l'Ordre Social. Nous espérons que les retardataires et surtout ceux des campagnes se feront un devoir de nous faire parvenir sans délai le montant qu'ils nous doivent. Nous prions nos agents de vouloir hâter ce remboursement. Nous publierons sous peu pour l'information des actionnaires et propriétaires de l'Ordre Social un état des affaires du Journal.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Nouvelles d'Europe jusqu'au 7 du courant.

ANGLETERRE. — Les nouvelles apportées par l'Africa sont d'une nature favorable, tant sous le rapport politique que commercial.

Toutes les craintes d'une guerre continentale ont cessé par suite du traité de paix conclu entre l'Autriche et la Prusse.

Les nouvelles de France sont sans importance. Le projet de loi accordant un crédit de 8,460,000 francs pour une levée de 40,000 hommes, a été adopté à une majorité de 272 voix.

La question de la hiérarchie catholique agite toujours les esprits en Angleterre et cause quelque malaise à Rome.

Une défection ministérielle a eu lieu en Espagne.

Les troubles d'Alap ont été réprimés par les Turcs après un combat qui a duré plus de 24 heures et dans lequel 1800 rebelles ont été tués. Tous les biens des insurgés vont être employés à indemniser les chrétiens et à rebâtir leurs églises détruites le 14 et le 15 octobre.

Les affaires de Hesse-Cassel sont toujours dans le même état. Les troupes Prassiennes continuent leur marche sur Cassel.

Les Juges et le Barreau.

Personne plus que nous ne désire que les hommes chargés par notre commune souveraine du terrible devoir d'administrer la justice, soient entourés du respect et des égards dus à leurs importantes fonctions. Mais tout en reconnaissant que ce respect et ces égards sont inhérents à la qualité de juge, nous ne pouvons méconnaître les égards et le

respect que les juges à leur tour doivent aux avocats, leurs auxiliaires indispensables dans la tâche si pénible et si ardue de rendre à chacun ce qui lui appartient.

C'est donc avec un amer sentiment de tristesse que nous avons lu dans les journaux de cette ville, le procès-verbal des assemblées tenues par la section du Barreau du district de Québec au sujet de la promulgation du nouveau tarif que la cour supérieure a rédigé en conformité des dispositions du dernier acte de judicature.

Ce tarif qui vient détruire des droits acquis, ruiner l'avenir des avocats, aurait dû, ce semble, être communiqué à ceux dont il attaquait les fortunes. Néanmoins, les juges en cette circonstance, ont adopté un mode de cachotterie indigne des hautes fonctions qu'ils remplissent, offensant pour le barreau et injurieux aux intérêts du public.

Nous ne ferons pas au barreau l'injure de penser que la démarche qu'il vient d'adopter est dictée par des sentimens sordides. Loin delà ; nous sommes convaincu que la conduite des avocats en l'occasion présente, a pour mobile une source plus noble et plus digne du corps honorable auquel ils appartiennent, celui d'une sincère conviction d'avoir été insultés, offensés de la manière la plus outrageante par la conduite des juges envers le barreau.

Si les avocats une fois placés sur le banc oublent qu'ils ont autrefois fait partie du Barreau, les membres de ce corps ne peuvent oublier que les juges ne sont que des avocats auxquels une commission de la Reine a donné le pouvoir de juger solennellement ce, qu'avant leur nomination, ils jugeaient privément et en première instance dans leurs études. Les avocats ne peuvent oublier tous les importants services rendus au pays par leur corps dans la cause des libertés civiles et politiques, et ils peuvent sans crainte mettre dans la balance ces services avec ceux des juges qui jusqu'à ce jour ont occupé les fauteuils judiciaires, et laisser le pays décider entre eux et leurs agresseurs.

La conduite des juges envers le barreau ressemble à celle de ces parvenus qui, oublieux de leur passé, prennent pour de la noblesse et de la dignité la morgue et les dédains dont ils abreuvent ceux qui étaient leurs égaux en fortune, et qui sont leurs supérieurs en intelligence et en talents.

Si les juges s'imaginent rehausser la dignité de leurs fonctions par le mépris qu'ils affectent pour les avocats, ils se trompent grandement. Ils ne s'aperçoivent pas que les humiliations qu'ils jettent à la face des avocats retombent sur leurs propres têtes, et tendent plus que toute autre chose à discréditer, à avilir l'administration de la justice dans l'esprit des justiciables. Si les juges s'imaginent que l'opinion publique les soutiendra dans leur croisade contre le barreau : ils sont dans une étrange erreur. Qu'ils ne s'y trompent pas ; s'ils cherchent par leur conduite envers le barreau à persuader au peuple que, les avocats sont des hommes que l'on peut humilier, insulter impunément, le peuple fort de cet exemple, apprendra quelque jour que les juges tirés du sein des avocats peuvent également être insultés et outragés.

ASSEMBLÉE DU BARREAU.

SECTION DU DISTRICT DE QUÉBEC.

Samedi, le 21 de décembre courant, les avocats

de la dite section réunis en leur chambre, au nombre de 70, pour considérer le refus fait par le juge en chef de la Cour Supérieure sur la requête présentée le même jour à la dite cour par le *Butonnier* de leur section, priant la cour de donner au barreau de la dite section, communication du projet de tarif préparé par la dite cour, ont adopté à l'unanimité les résolutions dont suit une analyse :

1o.—Que la dite cour a augmenté les honoraires des Greffiers de la cour supérieure, contrairement à l'intention du statut qui fixe à £500 par an les émoluments des dits greffiers.

2o.—Que les honoraires excédant le salaire fixé par la loi retournant maintenant à la caisse publique, la cour s'est rendue coupable d'un flagrant délit d'abandon des devoirs qui lui sont imposés, en taxant les plaideurs par la continuation des honoraires exorbitants des prothonotaires pour augmenter par ce moyen le revenu général, au grand détriment des intérêts des plaideurs.

3o.—Que le pouvoir de taxer ayant été seulement délégué aux juges par la législature qu'en autant que les plaideurs sont concernés, les juges sont convenablement amenables devant le tribunal de l'opinion publique pour tout ce qu'ils ont fait ou omis dans l'exécution de leurs importants devoirs ; et que le barreau remplirait bien mal ses devoirs envers le public s'il s'abstenait de signaler cette première tentative alarmante d'une taxe de cette nature.

4o.—Que le salaire des divers shérifs de ce district a été fixé par la loi et qu'aucun de ces officiers ne s'étant plaint de la rémunération qui lui est accordée par l'ancien tarif, cette assemblée est d'opinion qu'il ne peut être assigné aucun motif raisonnable pour justifier l'augmentation extraordinaire des honoraires de ces officiers par le nouveau tarif.

5o.—Que le ci-devant-revenu des shérifs du Bas-Canada excédait de beaucoup le montant que la loi leur accorde actuellement et qu'il n'existait aucune raison d'augmenter les honoraires de ces officiers.

6o.—Que les juges de la cour supérieure dans la confection d'un tarif sans consulter le barreau, ont manqué d'égards envers la profession.

7o.—Que le dit tarif en augmentant sans nécessité les honoraires payables aux officiers des diverses cours qui sont maintenant rétribués par un salaire fixe, a diminué les émoluments des membres du barreau à une échelle tellement basse qu'elle rend la profession sans valeur aucune, détruit l'indépendance du barreau et le dégrade dans l'opinion publique.

8o.—Que les juges de la cour supérieure ont par leur conduite perdu tout droit à la confiance du barreau de ce district.

9o.—Que dans le cas où le barreau de ce district ne pourrait obtenir une modification de ce tarif, il s'adressera à la prochaine session de la législature pour lui exposer la conduite des dits juges et pour demander que la rémunération accordée à l'administration de la justice soit placée sur une base convenable.

10o.—Qu'une députation de cinq membres de cette section soit nommée pour se rencontrer ou correspondre avec les autres sections du barreau du Bas-Canada, et pour s'entendre sur le mode d'action à adopter contre le dit tarif.

11o.—Que les dites résolutions soient communiquées aux autres sections.

12o.—Qu'un fonds soit immédiatement soucrit pour le paiement des dépenses nécessaires dans l'exécution des dites résolutions.

13o.—Que les membres du Barreau de Québec s'abstiendront de prendre leurs places en cour pendant la durée de la cour supérieure et de la prochaine cour de circuit jusqu'à ce que les autres sections du barreau aient exprimé leur opinion sur le sujet.

La *Minerve* à propos de notre article sur l'instruction publique nous fait la réprimande parceque nous avons, dit-elle, *frappé à grand coups et contre le gouvernement, et contre la législature et contre les infracteurs de la loi*. Nous prenons acte de cette déclaration de la *Minerve*, et nous lui demanderons si dans ces coups que nous avons frappé contre le gouvernement, contre la législature et contre les infracteurs de la loi, il y a quelque chose d'exagéré ou qui ne soit pas strictement vrai ? Pourquoi donc alors cette mercuriale renforcé de lieux communs, à nous adressée par le rédacteur de ce journal ? Si nous avons dit vrai pourquoi nous censurer ? Si nous avons dit faux, pourquoi ne pas le signaler ! Pourquoi attribuer à des motifs personnels, les suggestions et les remarques que nous avons faites ? Pourquoi notre confrère au lieu de censurer les observations des autres sur un sujet aussi vital que l'instruction publique, ne fait-il pas part au public de ses réflexions, de ses observations ?

La *Minerve* manque de bonne foi en disant, *que nous nous sommes moqué naguère de l'enquête du district des Trois-Rivières, et qu'aujourd'hui nous demandons une commission d'enquête sur l'instruction publique. Probablement que cette commission ne pourrait être bonne sans les services de l'écrivain de ces articles.*"

Jamais nous ne nous sommes moqué de l'enquête du district des Trois-Rivières ; ce que nous avons dit ne regardait ni l'enquête, ni les messieurs qui la composent, mais seulement l'inutilité de cette enquête par suite du mauvais esprit de la masse du peuple de ce district, et cela non pas par la faute des commissaires, mais par celle du gouvernement qui a négligé de mener à fin le bill introduit pour changer la *venue* dans certains cas.

La *Minerve* pêche contre les règles du savoir-vivre et des convenances en insinuant que nous ne demandons une enquête que dans l'espérance d'en faire partie. Nous étions le premier des messieurs nommés pour s'enquérir des troubles dans les comtés de Nicolet et de Yamaska. Nous avons cessé de faire partie de cette commission, de notre plein et gré volonté, et si la *Minerve* en doute, nous pourrions lui prouver ce fait de la manière la plus évidente.

Vient ensuite le reproche d'avoir *attaqué le premier ministre !* Rien dans notre article ne justifie cet avancé de la *Minerve*. Nous avons accusé l'administration et la législature généralement : sans doute le premier ministre fait partie de l'administration et de la législature, mais nous n'avions pas l'intention de l'attaquer personnellement. La *Minerve* est donc plus que maladroite de coiffer le premier ministre d'un bonnet destiné à la législature entière ? Est-ce excès de zèle chez notre confrère ? dans ce cas, le premier ministre a dans le rédacteur de la *Minerve*, un ami bien mal avisé, et nous lui disons, *gare au pavé.*

La *Gazette de Montréal* annonce que le parle-

ment provincial sera convoqué pour le 5 février. Le *Pilot* du 24, dit que non.

Nous apprenons qu'un comité nommé par le Barreau a fait rapport que le tarif qui vient d'être promulgué par la cour Supérieure est illégal et contraire aux dispositions du dernier acte de judicature. Ce rapport soumis à une assemblée générale du Barreau n'a été approuvé et adopté à l'unanimité.

Nous apprenons que le Barreau des Trois-Rivières a suivi la marche adoptée par la section de Québec, et a aussi résolu de s'abstenir d'assister aux séances des cours.

M. Chapais a accepté la candidature du comté de Kamouraska. Il est faux que M. Angers ait l'intention de se présenter en opposition à M. Chapais.

Messieurs Tilstone, de la maison Lemesurier, Duncan McPherson et O. Crémazie de la maison de J. et O. Crémazie, ont laissé Québec pour New-York où ils doivent s'embarquer le premier janvier, sur l'Africa pour Liverpool.

La fête de Noël et un accident nous ont empêché de publier notre feuille plutôt.

Le correspondant de Dublin du *Morning Chronicle* dit que l'on répète dans des cercles respectables " que lord John Russell a écrit à un haut personnage d'Irlande exprimant son regret sincère que l'on ait donné une fausse interprétation à sa lettre récente à l'évêque de Durham, et déclarant que rien n'était plus loin de son intention que d'insulter à la religion catholique."

D'un autre côté le *Morning Chronicle*, l'organe du parti Peel, dit " que lord John Russell a manqué à la dignité du langage dans sa lettre, et que celle-ci est honteusement empreinte des aspérités personnelles et de parti ; et qu'en dénonçant le pape, sur le point de vue religieux, il commet précisément l'erreur qu'il a mille fois reprochée à ses adversaires ultra-protestants."

M. John O'Connell, fils du grand O'Connell, et membre de la chambre des communes, a adressé aux membres catholiques irlandais, une lettre pleine de colère, en réponse à celle de lord John Russell à l'évêque de Durham ; dans cette lettre, il fait appel à ses collègues, et les prie de s'unir contre le premier ministre et de ne mettre bas les armes que quand la liberté religieuse sera parfaite et en sûreté contre les agressions de l'avenir.

Suivant un article du *Tablet* de Dublin, il y aurait plus de journaux qu'on ne pense en Angleterre qui ne partagent pas le fanatisme intéressé du clergé anglican, et l'excitation serait artificielle et plus à la surface qu'au cœur de la société.

Le Faquin.

Suivant les étymologistes, faquin vient de l'italien *facchino*, porte-faix. Huet le tire de l'arabe *fakir*, gueux, mendiant ; ce qui ferait remonter l'antiquité du mot jusqu'aux croisades. Nous ne

discuterons pas ces deux origines, qui se peuvent d'ailleurs concilier, les *facchini* étant renommés pour leur insolence à mendier ou plutôt à exiger le *pourboire*, et rien n'étant plus insolent au monde qu'un gueux enrichi ou même pauvre. Mais le faquin de France, et surtout le faquin de nos jours, a un caractère particulier : il ne porte point de fardeau, il en impose ; il ne demande point l'aumône, il se la fait. Chez nous le faquin a toujours été un seigneur : seulement du temps qu'on parlait français, la langue et l'opinion le distinguaient du gentilhomme et surtout du galant homme. C'était proprement le parvenu, l'homme de rien, qu'un caprice de la fortune élevait non pas au dessus de son esprit, mais au-dessus de son cœur :

Qu'on fasse d'un faquin un conseiller du roi,
Il se ressent toujours de son premier emploi.

Ainsi parle Boileau. Un autre poète a dit :

Il croyait ce temps favorable
Pour trouver à la cour moins de faquins d'esprit.

Donc, il y avait dès autrefois des faquins à la cour. Il n'y en avait pas seulement là. On en trouvait beaucoup dans l'administration, dans les finances ; plusieurs entretenaient des poètes. Boileau prétendait là-dessus ne point ressembler à tant d'autres favoris des muses :

Je ne suis pas en lâche esuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui me tient à ses gages.

Voilà le faquin bien établi. Il a de l'esprit, il est à la cour, il est riche ; La Bruyère le dépeint quelque part couvert de soie, ruisselant d'or, en carrosse à six chevaux, traitant sur le pied d'égalité Mortemart et Créqui : " Il tutoie en parlant ceux du plus haut étage." Mais cette fortune n'est rien en comparaison de celle où le faquin est arrivée. Sous Louis XIV, Fouquet, un glorieux faquin, et pour qui se changeait en encens le rire des poètes, tant il avait soin de les fournir de culottes neuves, Fouquet, le surintendant, disait : " Où ne monterai-je pas ? Le roi le mit à la Bastille. Aujourd'hui le faquin met le roi à la porte. Cette échelle des révolutions, par où tant de gens descendent ; n'a servi au faquin qu'à monter ; il est au faite ; il regarde vers quel lointain sommet il pourrait encore ramper : il n'y a plus de sommets, et le faquin s'ennuie ; on l'entend se plaindre de sa grandeur ; il convoite les douceurs de la vie obscure. Il regarde ses bottes vernies, son linge blanc, son portefeuille, ses cordons : " Que ces vains ornements, que ces honneurs me pèsent ! " Il demande à faire un repas de fromage avec sa femme sous les arbres. Voilà la plus grande nouveauté de notre temps, et une figure que les siècles anciens n'ont point connue : le faquin dégouté !

C'est ce drôle inepte qui, sur tous, fait rage contre les privilégiés. Parce qu'un Turcaret l'arme journaliste, ou parce qu'une multitude brute le fait représentant, monsieur croit à son mérite et déclame contre les anciens gentilhommes, favoris du sort ou favoris de la puissance. Sa langue empâtée de lieux communs, sa plume embourbée de solécismes amplifient sur la honte de ces temps, où l'on voyait de grands seigneurs qui ne savaient pas lire. Eh ! citoyen, mettons qu'ils ne savaient pas lire ; ils avaient du moins sur vous cet avantage, qu'ils n'é-

crivaient pas.

Près du faquin bête, espèce pullulante et horrible, le faquin d'esprit paraît aimable. Tel est le malheur des temps ; car, pour quelques bons mots qu'il frappe et quelques actes sensés qui lui échappent, le faquin d'esprit pousse l'orgueil jusqu'au délire : il se pose en sauveur et veut qu'on lui donne carte blanche pour rétablir l'ordre social. C'est lui qui seul sait ce qu'il faut : quelle dose de liberté, quelle dose de religion, quelle dose de gendarmerie. Ne demandez pas plus, ni moins, ni autre chose : il a tout pensé, tout réglé, et lui seul est capable de composer la mixture. En vain les siècles parlent, et le bon sens objecte, et les factions mugissent : rien n'y fait. Il a son plan, il ne nous sauvera qu'à ce prix et par ce moyen. Eh bien ; soit sauvez-nous ! Non pas ! il veut qu'on le désire, qu'on le prie ; il ménage sa gloire, son état, son règne. Il entend ne nous sauver qu'à ses heures.

Il y a une autre nouveauté, c'est le faquin bête. L'ancien faquin avait de l'esprit. Il lui en fallait pour faire fortune, et, de gueux, ou de laquais, devenir faquin. N'était pas faquin qui aspirait à l'être. Un poète famélique et jaloux pouvait bien diffamer dans ses vers le faquin enrichi auquel il venait de tirer le teston, et le donner pour sot à mettre dans les ponts-neufs. Le public n'était point dupe ; il savait qu'on ne vient pas à faire figure sans un peu de quelque sorte d'esprit, et que, pour franchir tant de barrières élevées entre la multitude et le monde, il ne suffisait pas de l'entêtement de la fortune. Ces barrières sont abattues, nous jouissons du faquin bête, et ce n'est pas celui qui a le moins d'importance, ni par le rang, ni par le nombre. Que de motions il fait dans les assemblées ! que d'articles il écrit dans les journaux ! qu'il abonde dans les places ! et qu'il est fier partout ! Voyez si rien l'étonne et si rien l'embarasse ? Il n'a jamais lu un livre, jamais causé avec un honnête homme ; il n'a ni grammaire, ni arithmétique, ni catéchisme, ni civilité ; il sort de son tripot, de sa coulisse, de sa boutique aux gains suspects ; la fortune le pousse sur la scène sans lui laisser le temps de se laver les mains : il prend la parole, ou la plume, ou la boule, et parle, et écrit, vote sur la politique, sur la législation, sur les lettres, sur les sciences. Il le fait en toute sécurité, ce sont choses de son ressort ; il dit : Nous autres écrivains, nous autres publicistes, nous autres orateurs, nous autres hommes d'état.

La splendeur extraordinaire des faquins leur a valu des disgrâces. Troisième nouveauté, nous avons le faquin proscrit. Un jour de caprice insolent, la fortune prit au hasard une poignée de noms dans les catalogues de librairie, dans les journaux, dans les archives de la police, et les jeta sur les pages blanches de l'histoire : voilà le monde en rumeur. On s'épouvante, on s'étonne, on s'enhardit ; bientôt les intrus sont arrachés et envoyés à leur premier lieu. Se font-ils oublier ? Point : ils écrivent des almanachs, et ils signent : *un tel*, PROSCRIT ! O gloire de l'infortune et de l'exil, gloire du Dante, gloire des grands lutteurs, des grands révoltés, des grandes victimes ! Honneur des grandes vertus, orgueil des grands forfaits, vous voilà par terre et contaminés comme toute hauteur : le faquinisme n'est pas proscrit, hélas ! mais la proscription est faquinisée.

Arrêtons-nous. Nous pensions ne faire qu'un portrait, nous avons esquissé un tableau de famille ; si nous voulions épuiser la matière nous aurions à peindre une légion. Ne disons rien du faquin héroïque, qui offre sa poitrine aux poignards et flagorne toutes les passions sur lesquels s'aiguissent les couteaux ; ne disons rien du faquin monomane, qui vient tous les huit jours jeter une goutte d'encre contre les vérités éternelles, et qui s'attend à les voir crouler ; ne disons rien du faquin frénétique, qui court par les places et par les rues, montrant le poing au ciel et provoquant la foudre, en vue surtout d'étonner les bourgeois ; ne disons rien de tant d'autres : ils sont assez nombreux et assez dominants pour baptiser l'époque. On lui cherche un nom, il est tout trouvé : c'est l'ère des faquins, et voilà justement pourquoi l'on voit peindre l'ère des Césars.

L'esprit est un fleuret dont on se sert de loin en loin pour des assauts plus ou moins brillants, et le bon sens ressemble au bâton sur lequel on s'appuie tous les jours et à toute heure.

ACCIDENTS.—Le sieur Joseph Beaupré, cordonnier, du faubourg St. Jean, était parti de chez lui depuis quelques jours pour aller à Sainte-Catherine. Lundi dernier sa voiture et son cheval, séparés l'un de l'autre, ainsi qu'une de ces bottes ont été trouvés dans le bois de St. Augustin, et l'on craint qu'il n'ait péri pendant la tempête. Des centaines de personnes s'étaient mises à sa recherche, mais ne l'avaient pas encore trouvé avant-hier, nous a-t-on dit.

—Mardi dernier, un nommé Dufresne, qui travaillait dans le chantier de construction de M. Nesbitt, est mort subitement. Il était marié et père de famille.

—Hier matin, un pauvre mendiant est tombé mort dans la rue Ste.-Anne. Il était canadien d'origine française, dit-on.

—Samedi dernier, dans l'après-midi, un des enfants, âgé de deux ans, d'un nommé Labèque, demeurant à l'extrémité ouest de la rue St. Joseph, à St. Roch, a été consumé par le feu du poêle, pendant que sa mère était sortie pour aller au marché. Il paraît qu'il s'était approché de l'ouverture du poêle pour y faire brûler un petit morceau de bois, et que le feu prit à ses vêtements.—*Canadien.*

DÉCÈS.

En cette ville, le 25 du courant, Marie-Antoinette Emma, enfant de M. S. Marchildon, marchand, à l'âge de 2 ans et 10 mois.

Hier, Marie-Emma-Ernestine, enfant de M. George Audett, âgée de 9 mois.

Lundi dernier le 23 du courant, James Du Pré Motz, seul fils de James Motz, écuyer, avocat de cette ville, âgé de 4 ans, 3 mois et 13 jours, et vivement regretté par ses parents affligés.

Au faubourg St. Jean, mardi dernier, après 5 années de maladie, Amable Guillet, fils de feu M. Jean Guillet, à l'âge de 34 ans.

Le Loup et le Renard.

FABLE.

Pour renverser le maître des forêts,
Le loup et le renard avaient fait alliance :
Un incident déjoua leurs projets.
Tous deux voulaient la suprême puissance.
Le loup soutint qu'à lui seul revenait
Le gouvernement des affaires ;
A l'écouter, tout seul il soutenait
Les intérêts des animaux ses frères.
—Bah ! répondit compère le renard,
Je vous croyais moins de philanthropie ;
Mais entre nous, c'est pure jonglerie,
Ce dévouement que vous montrez si tard.
On vous connaît, on sait que vos repaires
Sont pavés de peaux de brebis.
—On vous connaît aussi, renards, mes bons amis,
De plumes de poulets sont faites vos litières,
Repard le loup ; vous êtes un fripon.
—Vous un tartufe, un faux frère.—C'est bon,
Nous verrons bien.—Pour juger la querelle,
Le loup, perdant l'esprit, au bon peuple en appelle.
Le bon peuple conclut (pouvait-on juger mieux ?)
Qu'ils étaient bons à prendre tous les deux.

ALFRED DE MEILHEURAT.

Avis à nos Abonnés.

Nous invitons pour la **DERNIERE FOIS** nos abonnés retardataires de la ville et des campagnes à payer sans délai, le premier semestre expiré en septembre dernier. MM. les Agents sont priés de vouloir presser le remboursement des sommes dues pour le dernier semestre et nous les faire parvenir au plutôt, et de nous envoyer les noms des abonnés qui n'auraient pas payé, afin que nous prenions les mesures nécessaires pour faire payer tous ceux qui doivent à notre journal.

PRIX RÉDUIT.

Le Calendrier

ECCLESIASTIQUE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC,

POUR L'ANNÉE 1851,

Est maintenant en vente au bureau de l'Ordre Social, No. 5, Rue des Jardins, vis-à-vis les Halles du marché de la Haute-Ville. Prix à la Grosses, (12 douzaines,) 20s ; à la douzaine, 2s ; par copie 6 sous.

On peut se le procurer également en gros et en détail chez MM. J. O. Crémazie, Haute-Ville, M. Carrier, Basse-Ville, et M. A. Pelletier, Palais.

Aux Trois-Rivières, chez M. A. Larue, marchand.
Québec, 7 novembre, 1850.

CONDITIONS.

L'ORDRE SOCIAL

se publie une fois chaque semaine, le JEUDI, en 16 pages grand in-Octave, double colonne, donnant la matière de plus de 25 volumes ordinaires, pour le minime abonnement de DIX CHELINS par année pour les abonnés de la Cité de Québec, et de SEPT CHELINS et DEMI pour les abonnés éloignés, sans qu'en payant on soit de leur abonnement les

frais de poste, ils aient le journal au même prix que les citoyens de Québec. On ne reçoit pas d'abonnement pour moins d'une année, payable par semestre, et d'avance. Pour faciliter la classe ouvrière de cette ville, nous recevons le prix des abonnements par 3 mois.

Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant la fin de l'année, et de payer ce qu'ils doivent.

Toutes les lettres, correspondances, etc., doivent être adressées, (francs de port,) au Bureau du Journal, No. 5, Rue des Jardins, Québec.

Les Messieurs suivants, nommés agent de notre Journal, sont autorisés à recevoir les argents, et à en donner quittance.

Paroisses d'en Haut.

Montréal, — — —	MM. J. B. Rolland, Libraire.
Trois-Rivières, — — —	A. Larue, écrivain, March.
Répentigny, — — —	A. Dallaire, Inst.
Sherbrooke, — — —	D. V. St-Cyr, Et. D.
Stanstead, — — —	M. l'abbé Champoux.
Lotbinière, — — —	J. Filteau, écrivain, N. P.
Nicolet, — — —	Isidore Barthe.
St. Eustache, — — —	Casimir Hamelin.
St. Anne de la Pêrade, — — —	Damase Robin.
Berthier, (en haut) — — —	Jos. Elz. Douville.
St. Pie, — — —	J. F. Coutu, écrivain, N. P.
Yamachiche, — — —	J. C. Bachand.
Rivière du Loup, (en haut) — — —	J. C. Dumoulin, écrivain.
St. Grégoire, — — —	J. L. Pichette, Inst.
St. Augustin, (district de Mont.) — — —	G. Bourgeois, écrivain, M. D.
St. Prosper, — — —	Dr. Mignault, écrivain.
Rivière David, — — —	Ol. Trudel.
Deschambault, — — —	J. B. Comeau, écrivain.
Cap-Santé, — — —	Isidore Belleau, Inst.
Pointe aux Trembles, — — —	Elie Rinfret.
St. Foy, — — —	F. X. Larue.
Portneuf, — — —	B. Marquette, Inst.
St. Geneviève de Batiscan, — — —	J. B. Lionnais, Inst.
St. Stanislas, — — —	Dolphee Trudel.
St. Claire, — — —	H. A. Trépanier, Inst.
St. Croix, — — —	Alexis Beaulieu, march.
St. Guillaume d'Upton, — — —	M. Couture, écrivain, N. P.
	M. l'abbé Desilets.

Paroisses d'en Bas.

Pointe Lévy, — — —	A. Paquet, Inst.
Beaumont, — — —	Chs. Letellier, Inst.
St. Michel, — — —	B. Pouliot, écrivain, N. P.
St. Thomas, — — —	J. D. Lépine, écrivain, N. P.
St. Charles, (Rivière Boyer,) — — —	Ls. Labrecque, écrivain, M. D.
St. Gervais, — — —	H. Tanguay, March.
St. Pierre, (Rivière du Sud) — — —	Philippe Verrault,
St. François, ditto. — — —	Philippe Beaulieu,
St. Marie, (Beauce,) — — —	Frs. Dusseault, écrivain, M. D.
Islet, — — —	L. Ballentyne, écrivain, Arp.
St. Anne la Pocatière, — — —	Ls. Moreau, écrivain, N. P.
St. Roch des Aulnets, — — —	Ls. Tremblay, écrivain, M. D.
St. Jean Port-Joly, — — —	L. Z. Duval, écrivain, N. P.
Kamouraska, — — —	T. A. Michaud, écrivain.
St. Paschal, — — —	H. M. Déchesne, M. D.
Rivière du Loup, — — —	J. B. Pouliot, écrivain.
Isle-Verte, — — —	H. Roy, écrivain.
St. Simon, — — —	Chs. Frs. Caron.
St. Denis, — — —	F. Jorre, écrivain.
Trois-Pistoles, — — —	P. Fournier, écrivain.
Rivière-Ouelle, — — —	Thos. Bégin, Inst.
Rimouski, — — —	L. F. Garon, écrivain.
Cacouna, — — —	J. Beaulieu, écrivain.
Malbaie, — — —	Vy Tremblay, Inst.
Bagotville, (Saguenay,) — — —	Ls. Z. Rousseau, N. P.
Chicoutimi, — — —	T. C. Caseault, écrivain, grf.
Madawaska, — — —	M. l'abbé Langevin.
Beauport, — — —	M. l'abbé Bernard.
Chateau-Richer, — — —	L. C. Le François, écrivain.
Percé, — — —	M. l'abbé Gingras.
St. Jean, Isle-d'Orléans, — — —	M. Frs. Ferland.

Nous acceptons avec reconnaissance, les services d'un AGENT, pour chaque localité, où il n'y en a pas. Le journal est donné gratis aux AGENTS, qui s'intéressent à propager notre feuille.

IMPRIMÉ et PUBLIÉ pour les PROPRIÉTAIRES, par Stanislas Drapeau, 5, Rue des Jardins.